

Max Biro

# Le Fauxscialiste

roman

**Toute ressemblance avec des structures,  
des procédés ou des personnes ne serait que  
purement fortuite et n'engagerait pas  
l'auteur**

Collection littérature  
ISBN : 978- 2-917154-22-9

Notre lettre trimestrielle d'information  
vous sera envoyée sur simple demande à :  
Editions La Brochure  
82210 Angeville

## Chapitre 1

Le commissaire Aymé Cassagnard était dans sa baignoire. Il avait conservé son appartement de fonction une fois parti à la retraite. Cet appartement prêté à son administration par la commune de Villefranche lui fut laissé par celle-ci. Il aimait les sous. La mairie avait pensé que Cassagnard pourrait rendre encore quelques services. Il payait donc un loyer léger, dans le centre bourgeois de la haute ville.

Cassagnard était plutôt gras, gascon aimant le Floc, le Playmont, le Pacherenc qui accompagnait si bien le foie gras. Il aimait la garbure, le confit et cela se voyait dans sa couperose, sa replétude, accentuée par sa petite taille. Le hasard, Dieu ou le grand architecte de l'univers lui avait donné un visage où son âme se reflétait. Ce n'était pas appétissant.

Il se leva, se tourna vers le mur parallèle à la baignoire et se regarda. Il avait fait refaire la salle de bain aux frais de l'administration. Il avait fait poser une glace monumentale qui couvrait le mur.

**Il se dit à lui-même et à haute et intelligible voix :**

« Ça ferait pas un beau député-maire ça ! »

La baignoire était elle-même sur une plateforme, un piédestal de deux marches. Le flic en uniforme qui jusqu'à la retraite de son patron était

détaché comme homme à tout faire et femme de ménage l'imaginait, tel au lever du Roi convoquant ses collaborateurs les plus proches afin que l'un lui tende la serviette et l'autre le peignoir.

Ce flic (rare) domestique était aussi musicien, il voyait son chef sortant du bain sur une musique de Téléman ou de Lulli.

Cassagnard était socialisant (discrètement). Le Parti socialiste lui avait fait des avances, les radicaux aussi. Il était de gauche, sincèrement laïc, humaniste petit-bourgeois, et sûrement plus petit bourgeois qu'humaniste.

S'il se croyait de gauche c'est qu'il était laïque, il n'allait pas de la laïcité au social, il en avait du moins les langages et les mots. Il aurait compris de défendre les ouvriers, mais sûrement pas d'aller jusqu'aux précaires qui y sont sûrement pour quelque chose, il n'y a pas de fumée sans feu, salauds de pauvres !

Les courants s'affrontaient, on était Fabiusien ou Rocardien, non par idéal, conviction, non, on était d'un courant par le hasard de voisinages, des services rendus, de renvois d'ascenseur, parfois de courant à courant, de droite à gauche.

On rencontrait la droite dans des banquets et on s'affrontait aux élections.

Il avait une femme, elle restait à la maison : il était gascon... à l'ancienne !

« Venir dîner, oui, ma femme... non vous savez, pour la sortir ! »

Cassagnard aimait les sous. On lui promet un fromage, conseiller général d'abord et peut être la

présidence du syndicat d'électricité (rien à faire, de vrais jetons de présence !). Le titulaire actuel nouveau sénateur laissait quelques morceaux aux autres.

Il sortit de sa baignoire et ne rompit pas avec l'étrange habitude des flics de se vêtir de bleu, qu'ils soient habituellement en uniforme ou même en bourgeois. Au temps des pénuries on comprenait qu'ils ramènent et traînent vieux pantalons ou chemise venant de leur administration. Il avait donc une chemise bleu clair, un costume bien coupé bleu sombre. Seule la cravate à rayures rouges et grises donnait un aspect haut fonctionnaire.

Dans la salle de bain, vaste, haute de plafond, il y avait une armoire plaquée de citronnier, centenaire, dont les portes fermaient mal, et dont la simple beauté aurait sûrement une place dans un bureau intime, un salon... Elle servait au rangement des serviettes.

Rose Cassagnard aimait les serviettes éponges douces et colorées, elle en avait de toutes couleurs. Elle changeait d'adoucissant, testait les lessives, lisait ***Femmes actuelles*** !

Le commissaire sortit entre deux piles d'un tas, une enveloppe en papier kraft. On y lisait : « Ministère de l'Intérieur ». A cette entête sacrée, sa femme s'arrêtait. Elle lui faisait les poches, regardait dans son portefeuille, faisait et défaisait sa valise, mais là «Ministère de l'Intérieur » ! Elle n'y touchait pas. Il dissimulait ainsi en sécurité argent personnel, lettres de ses liaisons. Liaisons est un bien grand mot : une secrétaire en manque

d'avancement ou une relation fatiguée de la ville ! Il disait d'ailleurs : « La mère un tel, je me la saute ! »

Les mâles gascons de l'entourage étaient admiratifs : « Il se les fait toutes ». Il avait aussi une maîtresse permanente, à disposition, en encas !

Il prenait le café avec tel ou tel, écoutant les ragots, les faits divers. Il copinait avec de petits journalistes, des hommes qui au ras des informations savaient, réfléchissaient, recueillaient, se servaient de tout ce terreau explicatif qui nourrit les événements. Ils avaient souvent une vue claire et sans illusion y compris sur la bienveillance de Cassagnard.

Il n'avait pas de préjugés et tapait la carte avec deux ou trois maquignons qui avaient l'élégance de payer leurs dettes de jeu, pas trop regardant si lui en oubliait !

Il cria sans daigner la voir, à sa femme : « Ne m'attends pas pour manger... ni ce soir ».

Elle pensa qu'elle grignoterait des restes avant d'aller à son club de bridge. La municipalité fauxsocialiste avait réhabilité un ancien collège, pour y loger les associations. Elle avait donné un local de 30 m carrés à « la maison des ensembles » collectif regroupant une dizaine de groupuscules gauchards et nostalgiques, cent cinquante mètres au « club de bridge », lieu de rencontre de la classe moyenne aisée où l'on voyait femmes de notables, membres de professions libérales, petite bourgeoisie socialiste au pouvoir dans la ville.

La banque alimentaire y avait aussi ses entrepôts. Il n'y avait pourtant pas de risques de

promiscuité douteuse, les entrées étaient séparées. Seul le parking était commun et chacun reconnaissait les siens à la puissance et à l'âge des voitures.

Il passa d'abord à son ancien bureau, il y avait encore des amitiés ou plutôt des suzerainetés. Son successeur le commissaire Baille ne voyait pas cela d'un très bon œil, mais le subissait n'ayant aucune illusion sur le « Gascon ». Il avait travaillé sous sa direction à Toulouse et l'autre lui avait dès le premier jour joué un grand cinéma : « asseyez-vous mon vieux. J'ai vu votre dossier... même au-delà... Vous êtes un républicain intègre... je n'ai pas à le dire... un homme de gauche... Bravo ! Nous ferons bon ménage.... Alors confidentiellement (Cassagnard ouvrit son tiroir), Baille, à vous je peux le dire, mon père a combattu Franco ». Il sortit deux tampons de son tiroir sans vraiment les montrer. «Ce sont les tampons de la CNT. Mon père faisait des actions clandestines en Espagne, jamais ils ne me quittent »

Cassagnard a toujours la porte ouverte, il écoute tout, promet tout, approuve tout.... On en entend plus parler. Il croit faire des compromis lorsqu'il se compromet... toujours du côté du pouvoir ! Il aime se mettre des plumes de paon sur son croupion de veau ! Plus le singe monte haut plus on lui voit le cul !

Baille ne savait comment se débarrasser de ces visites. Chaque fois il ressentait une irritation acide.

Lui n'était pas extraverti, démagogue, bon enfant, compréhensif, magouilleur, clientéliste.

Peu de temps après sa nomination, un appel et ce qui s'ensuivit lui apprit l'existence de pratiques qu'il réprouvait. Au fond de lui il haïssait cette classe moyenne qui se prenait pour l'élite, les forces vives de la nation !

Ce qui diffère la petite bourgeoisie de la grande bourgeoisie, c'est qu'elle est petite !

Le planton lui passe la communication : « C'est toujours le commissaire qui la prend ». Il prend : « Labadie Hyper Média Son ». Baille était irrité, on disait toujours le Commissaire en parlant de Cassagnard, deux ans après son départ en retraite. Le commissaire, c'était lui Baille, l'autre n'était qu'un ancien commissaire !

C'était la grande surface spécialisée de l'ordinateur et des médias. Après les salamalecs d'usage, « c'est un appel, il faut venir d'urgence ». Curieux, il y va.

Dans le bureau des vigiles, surplombant le magasin et commandant le système de caméras, il y avait un gamin, pas parfaitement punk, simplement avec une boucle d'oreille et les cheveux bleus. Labadie le patron de la surface fit sortir les vigiles et l'adolescent.

« Asseyez-vous ». Le commissaire Baille s'assit.

Avec votre prédécesseur, je ne portais pas plainte, mes gars fouillent. Un inspecteur vient. Vous gardez le loubard une nuit au frigo, au commissariat central, il fait gaffe après, il va ailleurs. Ostensiblement le commerçant tendait



deux billets de cent euros...». Baille mit ses mains dans ses poches, Labadie pensait que c'était par discrétion, il mit les billets dans une enveloppe marron, kraft anonyme. «Tous les mois... » ajouta-t-il. «S'il est mineur il convoquait les parents, je m'arrangeais avec les parents, ça me permet de récupérer mes «frais de justice».

« Qu'a fait ce gamin ? »

«Il a piqué une souris d'ordinateur ! Putain con ! En le fouillant, mes gars l'ont trouvé dans son slip. Envoyez-moi les parents après leur avoir foutu les jetons ! ...»

A la surprise de son interlocuteur Baille qualifia le délit :

«Arrestation arbitraire, voies de fait, attentat à la pudeur sur un mineur, extorsion de fond, tentative de corruption sur un officier de police judiciaire. Demain 11 h à mon bureau, vous signerez votre déposition. Au revoir Monsieur.»

Labadie relâcha le gamin, téléphona à Cassagnard qui ne pouvait décemment intervenir directement.

Le maire de Villefranche vint en personne avec Labadie. «C'est un moyen d'économiser les procédures, c'est dissuasif. On ne peut pas sévir maintenant, il y a des précédents, ça s'est toujours fait, le liquide c'est pour les orphelins de la police, vous n'avez pas laissé M Labadie s'expliquer jusqu'au bout. C'est bien d'appliquer la loi, toute la loi...».

Baille, tout au long de sa vie, son intégrité avait freiné sa carrière. Il passa l'éponge mais se promit

de ne pas lâcher le morceau si une grosse merde,  
une très grosse merde touchait la bourgeoisie  
villefranchienne, quelle fut de droite ou  
fauxcialiste!

## Chapitre 2

Le maire de Villefranche mourut dans un accident de voiture la municipalité se déchira, un mitterrandien ne voulait pas du premier adjoint PRG pour Maire, les mitterrandiens, les fabiusiens, les emmanuellistes les mi-choux mi-chèvre démissionnèrent en bloc pensant ainsi éliminer les minorités par une élection anticipée.

Murafiole le secrétaire fédéral du Parti déclara dans *Sud Ouest* et *La Dépêche* :

« Le Parti Socialiste ne veut que sa juste place, toute sa juste place. Villefranche est de longue tradition socialiste, l'ensemble des décisionnaires doit être socialiste ».

Cassagnard se sentait pousser des ailes. Sa femme le voyait peu, elle ne le vit plus du tout. Ils étaient presque séparés. Elle ne sortait que trois ou quatre fois par an avec lui, pour les vœux du préfet, la foire exposition et une ou deux réunions politiques.

Le bruit courait : il allait aux municipales, il avait enfin courageusement adhéré au PS.

..Il se présentait comme candidat à la candidature, il avait déjà une permanence, sur la place des cornières à Villefranche, un ancien magasin de légumes, assez grand pour une cinquantaine de personnes (tassées) et blanchi à la

chaux par deux de ces militants sincères qui font le travail, croient et subissent les mots, servent de rampe de lancement aux candidats : « Moi Monsieur, j'étais aux jeunesses socialistes puis au CERES avec Chevènement. Et mon père était avec Marceau Pivert entre les deux guerres », comme ils eussent dit : « J'étais au chemin aux dames, j'ai fait les Dardanelles, j'étais à Austerlitz, j'étais à Alésia ! »

La candidature à la candidature ! Il laissa les différents volontaires s'inscrire, commencer à lâcher du fiel ou des rumeurs les uns sur les autres, l'un retira sa candidature, sa casserole (un trou dans la gestion de la cuisine centrale de Villefranche, trou bouché ou plus exactement oublié, retouché, reporté, sentait trop mauvais). A huit jours du vote interne Cassagnard se présenta en conciliateur des courants.

C'était la Journée des femmes, il était entré dans la permanence et voulant faire un mot : « C'est le jour des pouffiasses ? ». Une petite instit, toute jeune, presque timide, avait répondu : « Oui, demain celle du chien et mercredi celle des cons ! »

« Celle-là, elle n'est pas prête d'être adjointe ! Elle ne sera pas sur la liste. Comment peut-on avoir aussi peu d'humour que cette greluce ! Ces femmes libres, c'est pire que les femmes libérées des années soixante ».

Les Emmanuelistes votèrent contre leur propre candidat qui était soutenu par les Fabusiens.

Cassagnard fut le plus petit dénominateur commun !

Il fallait donc faire la liste avec les partis en présence d'abord.

Le PC n'était plus que le ramassis résiduel de vieux communistes grabataires, d'une famille communiste par héritage : les Gouzan. Famille Gouzan, le grand-père, communiste dès quarante sept, toujours allié rechignant des socialistes, de plus en plus soumis au fur à mesure que ses troupes perdaient leurs électeurs et les vieux, issus de la Résistance. Le fils avait pris la suite de secrétaire de cellule et de président de la fédé des parents d'élèves, enfin le petit-fils régnait sur le parti communiste résiduel Cro-Magnon.

Avec les communistes il fallait gauchir son image, ça tombait bien, il allait parler de son père.

Le père Cassagnard était au village considéré comme un rouge parce qu'il avait fait la guerre d'Espagne. Il avait fait partie de la colonne Durruti. Comment s'était-il retrouvé parmi les anarchistes ? Rien ne le laissait prévoir. C'était à un meeting du parti communiste au Vel d'hiv qu'il avait pris sa décision. Thorez était arrivé sur l'estrade et la salle s'était levée. Dans le train le lendemain il avait rencontré un juif allemand qui rejoignait Durruti. Il l'avait suivi. C'est ainsi qu'il avait vu la trahison communiste, les assassinats d'anarchistes, le gouvernement social-démocrate, la dissolution des brigades internationales, il avait eu le temps d'une histoire d'amour avec une gamine de quinze ans, il devait avoir un enfant quelque part à moins qu'il ne

soit mort. Rentré en France, il avait été interné par les Français au camp de Gurs, avec la lie de la terre, juifs allemands, hongrois ashkénazes, républicains espagnols, antifascistes italiens.

Ce sont les gendarmes du Gers qui étaient venus l'arrêter. Ils arrêteraient un peu plus tard 246 juifs, alors que le Gers était encore en zone libre, six en reviendraient. Plus tard encore ils arrêteraient quelques collabos. Cela éviterait des exécutions sommaires. Ils étaient jeunes. Ce sont de vieux pépés qui nous en parlent peu maintenant avant d'aller mourir dans un foyer retraite ou quelque hospice rebaptisé. Mais ils avaient vingt ans alors.

Quand Cassagnard pensait à son père, il ne voyait plus le défenseur de l'idéal, il ne voyait plus l'homme impressionnant de son adolescence, tranquille ou véhément, lourd et solide, il voyait une sorte de gamin, comme ceux qu'on lui amenait au commissariat.

Au lieu de piquer dans la caisse, son père était parti à la castagne en Espagne, au lieu de gérer son esquif avec intelligence, il s'était embarqué sur un navire de pirates. « Heureusement lui, avait toujours mené sa vie avec prudence ? Ça n'empêche pas les idées, si une société meilleure arrivait, il saurait mettre son expérience à disposition pour encadrer le peuple. Elle viendrait ! C'était le progrès, alors on serait content. Il n'empêche, tous ces agitateurs c'est, nuisibles et compagnie, son père c'était pareil, avec plus de naïveté ».

Le vieux avait gardé jusqu'à sa mort une haine tenace contre les communistes qui avaient dissous

les milices anarchistes. Pour lui, ils avaient trahi le peuple. Sous Franco il avait encore fait quelques voyages clandestins en Espagne pour les anars, la CNT. Il avait même quelque sympathie occulte pour Action directe ! « Assassiner un trafiquant de drogue, un parrain de la mafia, c'est bien, mais assassiner un vendeur d'armes en gros, c'est pas mal aussi ! » disait le vieux un rien activiste !

Il allait réintroduire l'histoire de son vieux, mais si longtemps après, communistes, anarchistes, qui se souvenait de l'Histoire ? Fils d'un ancien de la guerre d'Espagne, ça avait de la gueule. Il aurait des votes vraiment à gauche.

« Pas de problèmes, les cocos, c'est un petit courant du PS ». C'était vrai. Quelques postes à indemnité et l'accès à l'imprimerie socialiste suffisaient à leur docilité. Ils auraient un poste d'adjoint, ce serait pour le petit-fils Gouzan, il était aide-soignant, cela lui ferait 800 euros de plus ! Quel poids pouvait-il faire ? Il criait son désaccord avec Marie-Georges Buffet, mais toujours empêtré dans la ligne, il ne péchait plus rien !

Le PRG ? Juste pour avoir l'indulgence de **La Dépêche** dont le propriétaire était président du parti. Les leaders, Président du Conseil général, Députés firent sa campagne. Sa tête ne dépasserait pas du rang des petits notables, il pourrait servir avec les relations qu'il avait encore dans la police et la préfectorale, il avait montré nullité et soumission ! Il était entré dans la police au temps où il y avait encore quelques chefs issus de la Résistance. Pas de vagues, pas de vagues ! Avec

l'évolution, il avait tout fait pour faire oublier son père assagi, artisan charpentier avant de faire faillite suite aux impayés d'une société de l'honorable maire d'un village pyrénéen. Au centre gauche, un peu de clientélisme lui apporterait des voix.

La campagne d'invitations commença. Il n'invitait qu'au restaurant ayant toujours trouvé une source étanchant les notes de frais. Après la Police, la Politique. Quelques frais de mission, il envoyait ses notes de frais, était remboursé, et par un triple saut périlleux carpé, renvoyait une partie de son remboursement en don à une asso de financement, déduisait de ses impôts les 60% déductibles : «Vous avez compris ? » Moi à peine !

Tout le monde se connaissait. Il connaissait tout le monde. Tout le monde le connaissait : c'est dire s'il serrait des mains et faisait des promesses. Dans la haute ville, sur la place de la Cathédrale, il avait à peine besoin de bouger pour passer de l'un à l'autre. Le marché du jeudi emplissait la place et les rues adjacentes.

«Nous avons toujours aidé les Entreprises. Quand je serais élu, tu n'auras qu'à mettre la gueule sous le robinet. Ce sera ton tour, passe me voir à la permanence...».

«Votre fille, un emploi jeune, je téléphone au proviseur.... On se connaît depuis la communale !»

« Sauter les PV ? C'est plus dur que de sauter une fille ! Si ! Si ! Je ne suis plus commissaire ! Donne moi les ! »

«Donnez-le-moi...».



«La pension de réversion ? Téléphonnez à D. K., à la MSA je le vois ce soir, je lui en parlerai». Quittant un solliciteur, il avançait content, il avait le pouvoir de promettre sinon de donner. Il était bien, réjoui, bienveillant quand se tournant pour prendre la petite rue piétonne il les vit. Cela lui gâcha le plaisir : « Gauchistes ! ».

L'analyse était un peu courte ! Deux hommes approchaient. L'un avec son béret à la gasconne typique retraité agricole, l'autre barbu en polo aurait pu passer pour un ancien instituteur.

Rien que de les voir lui gâchait la journée. Ils avaient foutu en l'air sa réunion publique la veille avec des questions justifiées. Les réunions publiques ne sont plus contradictoires depuis longtemps ! Ce ne sont plus que des assemblées de supporters, des rites sociaux de remerciements et d'espoir, des rites ! Alors pourquoi ils faisaient chier !

Alors qu'incantatoire il avait vendu «l'Europe unique espoir et fille de l'avenir». Sernin l'agriculteur avait interrogé : « Pourquoi la TVA est-elle plus élevée qu'en Allemagne ? Impôt injuste, vous deviez l'abaisser. Vous ne l'avez fait que sur l'abonnement de Gaz de France ! C'est pas la révolution ! ».

Cassagnard regarda ses voisins à la table, sur l'estrade, face aux supporters et aux deux emmerdeurs. Personne ne voulait répondre. Il se leva et dit : « Un candidat ne peut pas tout savoir ; la TVA, je ne connais pas tout. Il se rassit et les incantations reprirent : « La laïcité... nous

défendrons... le monde agricole... les retraites des agriculteurs... la chasse tradition de Gascogne...».

Ils étaient là ! Il fallait être aimable. Au second tour, les voix de leur petit parti feraient la différence... Ça se jouerait peut être à 30 votes !

Cassagnard voulait faire le possible ! Avant lui, au 19<sup>ème</sup> siècle Brisson et les socialistes possibilistes disaient déjà : « Nous ne ferons que ce qui est possible, tout ce qui est possible ». Ils n'avaient rien fait et s'étaient retrouvés dans le gouvernement de Galliffet le fusilleur de la Commune.

Etre raisonnable, gestionnaire, toute action imprudente, inconsidérée, pouvait éveiller l'électeur ! Il reprit sa berceuse :

« Plus que de descendre dans les processus et moyens techniques, revenons aux grands principes, défendons la République, faisons face à une droite rétrograde... ».

**Aujourd'hui ils étaient encore là, c'était le marché, ils distribuaient des tracts. Sernin aussi présentait une liste à la mairie, «Solidaires, écolo, féministes », mais pour avoir accès aux journaux, compter les voix de la «Vraie gauche » puis négocier au second tour.**

**«Au PS, faut plus faire chier les militants ! Sernin et ses « rouge et vert » de mes deux, y a plus qu'eux pour afficher seuls ! Nous on externalise ».**

« Salut Aymé ».

Cassagnard mit son sourire le plus bonhomme : « Vous aussi en campagne ? »

« Oui, mais à gauche ! »

Cassagnard était furieux, contre eux, contre lui-même. Il restait chaque fois sans réponse. Il les invita à l'apéro. Avec sa langue de pute et ses ragots il reprit rapidement du poil de la bête. Il les quitta en leur rappelant le second tour pour la victoire de la gauche.

Il préférait ne plus y penser. Le soir dans un petit hameau hors des routes, devant vingt personnes, il se rattraperait. Il serrerait à nouveau les mains, il se ferait quelques voix. Pour l'heure leur proposer des postes sur la liste socialiste, faire traîner de manière à leur bouffer le temps nécessaire à constituer une liste. Il fallait voir aussi les radicaux de gauche, les faire attendre aussi et puis un poste alibi avec un petit fromage ou une câlinerie : Dis donc Weiss, ta fille cherche un job ? Elle est bac plus quoi ? ... Qu'elle aille voir Laxens au Conseil général, je crois qu'il a quelque chose pour elle.... Et là, à nouveau, Sernin était là, avec une donzelle, «une simple secrétaire » pensa Cassagnard « Elle ferait mieux de torcher ses gosses. En plus, elle est teigneuse ».

«Ils lui posèrent des questions sur les taux de TVA. Il n'en pouvait plus. Il répondit encore : « La TVA, je ne connais pas ». « Ah bon t'as pas révisé depuis hier ! »

Sernin en rigolait :

« La gauche, la gauche mouille colle oui ! »

## Chapitre 3

Au Conti, c'était l'heure de l'apéro, deux conseillers municipaux démissionnaires, le chef de cabinet du Préfet, le président des radicaux de gauche parlaient rugby. Cassagnard arriva sur l'heure de midi.

«Aujourd'hui ? Rien ! Ouaf ! Trois faux billets de cent ! Baille en fait tout un fromage ! C'est l'affaire du siècle ! C'est vrai on était plus peinarde de mon temps ! »

«Il a 24 heures pour enquêter avant de repasser l'affaire à l'office central de répression de fausse monnaie. Au lieu d'attendre, il lâche deux inspecteurs là-dessus ! Comme si on n'avait que ça à faire ! Le con ! L'ordre dans la ville, pas de vagues... et la grasse matinée ! »

Il paya, sortit d'une enveloppe marron un billet de 100 euros.

«Tiens ! il est faux ! ». Le barman le prit. Tous rigolèrent. On va appeler Baille !

«Baille, sur l'affaire du siècle!!! Des faux billets à Villefranche !»

«Il nous fait chier Baille ! C'est toujours l'affaire du siècle » dit le chef de Cabinet, qui bavait tout autant sur Cassagnard lorsqu'il était encore en activité. Ils s'assirent et devant le plat du jour firent de la stratégie électorale :

« Alors les cantonales ? »

« Pas si vite. Les municipales d'abord. Le canton Nord, sinon non ! »

« C'est fait ! »

« Non ! la base... ».

« Rigole... Y a plus de base ! »

« Faut voir qui se présente, combien à droite... ».

« Et la députation ? »

« Pas si vite ».

Cassagnard était satisfait. Cet après-midi le Préfet le saurait candidat à la mairie, on en parlerait. Rumeur ? Il ferait la coquette : « Oh moi ! ».

«Tiens et Cassagnard sur le Nord !» ou bien «Le Cassa y se veut maire».

«Faudrait voir, on l'avait promis à Puig..... ».  
«Bof, Puig ... ».

Il allait buvant avec l'un, parlant avec l'autre et se donnait l'attitude d'un homme en campagne, toco maneto, touche main ! Quand les concurrents se réveilleraient il serait le meilleur. Il en dissuaderait quelques-uns en face : « Il savait des choses ». «T'as eu un non-lieu, mais cette mise en examen pour escroquerie à la carte bleue ? » «J'ai eu un non-lieu... ».

«Oui, on le dira. Par exemple, nous nous souvenons que M Z a eu un non-lieu dans la dénonciation mensongère d'escroquerie à la carte bleue... ».

Labadie prit Cassagnard à part au Conti.

«On va pas se laisser pourrir la vie par ce con de Baille, l'ordre on l'avait, sans se faire chier, sans

procédure, sans asso des droits de l'homme et bougnoulesque ».

Le socialiste laissait penser qu'il prenait ça au second degré. Labadie, Pied-noir d'Alger était plus ambigu. Il s'était installé à Villefranche, c'était le berceau de sa famille au dix-neuvième siècle, il parlait arabe avec les Arabes, paternaliste, il en employait, les payait de sympathie, d'un petit salaire, et d'un conscient mépris.

Il avait un vigile arabe, un technicien télé et informatique kabyle : Kamel. Pour Labadie, Kamel était un homme compétent de seconde catégorie. Labadie se payait un BTS pour le prix d'un manoeuvre. Il n'y avait pas de travail sur Villefranche.

Kamel, petit-fils d'Algérien se sentait Français. Sa mère était de Condom, sa femme était gasconne, ses enfants s'appelaient Jean Baptiste et Perrine. Lui était grand, beau, «bronzé ». Son bronzage n'était pas de fin d'hiver, de piste de ski, d'ultra violet !

« Intégrer, intégrer à quoi ! Je suis intégré ! C'est ce con qu'est né ailleurs ! Putain de Pied-noir ! Moi je suis né en France ! Il ne connaît pas Molière, Zola, et moi je connais aussi Lissagaray ! Et l'accent de là-bas ! C'est pas moi qui l'ai, moi j'ai l'accent gascon ! ! »

**«Oui Monsieur, aujourd'hui j'ai dépanné l'ordinateur du collègue».**

« Faut bouffer ! Salaud ça m'exploite ! C'est au PS ! Je le coincerai ! Putain de con ! »

Une dizaine de billets de cinq cent euros étaient revenus au commissariat. Un assureur, une boulangère, la femme du préfet, un salon de coiffure, et quelques autres, mais tous dans la haute ville, en avaient reçus. De qui ? Allez savoir !

La femme du préfet se souvint, son mari les avait gagnés au poker. L'assureur ne savait pas d'où ils venaient. La boulangère : « Ce doit être un Arabe », en effet un Arabe propre qu'elle ne connaissait pas lui avait acheté un croissant, mais avant ? La coiffeuse l'avait, pensait-elle reçu de Rose Cassagnard.

La piste s'arrêta là.

Ces cons de bourgeois s'étaient fait refiler des faux billets et encore de facture approximative !

Le commissaire Baille envoya un spécimen à Paris, on saurait si ailleurs des billets de même tirage avaient été diffusés.

Cassagnard était mal à l'aise, décidément la journée était néfaste, voilà ! Heureusement il y avait Anne Marie.

Mais il fallait reprendre la campagne. Parfois Cassagnard qui avait été lieutenant en Algérie invitait au mess des officiers, service de classe.

Il invitait aussi au restaurant d'application du Lycée hôtelier. Là il était munificent : « C'est pas cher ! »

Il invita les têtes de listes en présence mais aussi les responsables des partis : l'UDF, c'était un restaurateur, peu reconnu par la petite droite provinciale, qui hésitait à être sur une liste de gauche ou de droite. Où aurait-il le plus de chance

d'être élu, les avantages, la télé, son ex restaurant utilisé ?

Il invita les Alternatifs, ils voulaient bien le rencontrer, pas déjeuner. L'important était de les amuser.

Mais ils n'appelleraient pas à voter pour lui, même un petit fromage, une compensation, un avantage du Conseil général ne les achèterait pas, des gauchistes quoi, et en plus des écolos...

«Pauvres Cons ! Ringards ».

Enfin il allait serrer des mains.

L'agence d'affichage avait bien fait son travail, il était partout où c'était légal. L'agence avait aussi le contrat de l'UMP, elle avait fait la tournée des panneaux en une seule fois !



## Chapitre 4

Cassagnard avait connu Anne Marie alors qu'il était petit commissaire de quartier à Lyon. Il avait faim. La femme de Cassagnard s'était trouvée enceinte, ne voulait pas y croire, se fit avorter, et quelque mois durant lui vouant une féroce rancœur ne voulait plus qu'il la pénètre. Elle n'avait finalement jamais beaucoup goûté cet acte qu'elle qualifiait de zoologique Elle n'avait pas inventé le terme mais l'avait entendu sur France Inter dans sa voiture. Elle l'avait trouvé juste. Elle n'en rêvait pas moins d'un hypothétique amour qui lui donnerait tendresse, jouissance et orgasme !

Cassagnard venait de changer d'affectation, il ne s'était pas encore fait des palliatifs au travail ou dans ses relations. « Je ne vais pas faire trois cent kilomètres pour me vider les burnes dans mon ancienne ville ».

Les fins de semaine, il insistait près de sa femme. «Fais le dans ma main lui disait-elle, puisque tu ne peux pas t'en passer ! » Elle tendait la main, il commençait à se branler puis trouvant qu'elle ne serrait pas assez fort il renforçait les cinq doigts féminins de sa grosse main afin qu'elle serrât. « Bon ça y est, t'es content ! »

Il se sentait alors honteux calme et amer. Elle se levait, se lavait soigneusement puis se parfumait

les mains. Elle rêvait de l'homme délicat qui penserait d'abord au plaisir de l'autre.

Toujours elle n'avait ressenti que désagréments. Si semblait apparaître le bruissement d'un plaisir, la disparition de toute sensation comme une rosée du matin sur les dunes du désert la rejetait dans le sentiment de vie perdue !

Anne Marie, mariée, avait un fils : Kévin. Elle était agent de service, elle faisait le ménage, vidait les corbeilles à papier, préparait le café. Cassa l'avait coincée dans un couloir. Son bureau donnait sur un corridor sans fenêtre, sorte de sas. Il avait alors la quarantaine, elle quinze de moins, un matin de froid, elle venait de finir le bureau, lorsqu'il entra.

Elle portait une blouse en vichy. Il ne sait pourquoi, cela monta.

Elle disait : « Bonjour Monsieur le comm... Il l'avait poussée dans le corridor. Elle avait envie, il n'eut pas à relever sa robe, elle la leva elle-même, il la baisa vite, juste l'acte, elle l'enserrait de ses bras, respirait, gémissait, son visage s'était comme lissé.

Ils se relâchèrent. Ils se regardèrent pour de bon, elle lui plut.

Le mari gardien de la paix, un peu alcoolique, pas foudre de guerre, ni d'amour, tapeur de cartes, homme de petits services : faire sauter une contredanse, acheter sans facture telle ou telle chose pour un collègue, pourvoyeur de *Ricard* gratuit ou au noir, participant à tous les savoirs, renseignements et ragots du commissariat. Ce mari médiocre préférait traîner interminablement devant un verre avec des collègues que de rentrer à la maison.

Tout commissaire était pour Anne Marie par essence quelqu'un de supérieur, elle faisait partie des meubles et dans sa culture soumise, un commissaire c'était au-dessus d'un gardien mais aussi au-dessus d'un mari. Cassagnard était cette essence supérieure, elle n'était pas considérée comme un simple réceptacle à besoins, un crachoir à sperme, il lui disait quelques mots qu'elle prenait pour des mots d'amour. Il lui plaisait, sa relation sortait du commissariat, d'un espèce de droit de cuissage résigné ou plaisant. Ils surent que c'était une relation commode, qui allait durer.

Il ne l'aimait pas, avait-il aimé ? Qu'est l'amour ? Peut-être sur l'instant au moment. Ce n'était pas physique, c'était commode. Elle y vit aussi une amélioration de sa vie matérielle. Lui un objet sans histoires.

Vingt ans, de poste en poste elle le suivit. Une administration bienveillante y pourvoyait. Le mari aussi suivait croyant suivre Cassagnard comme un mameluk Napoléon. Il ne se rendit jamais compte qu'il était dans les bagages du Commissaire et sa femme dans le lit. Il avait beaucoup d'histoires de cul, de vantardises de cul. On n'osait le croire naïf, con à ce point... Il l'était.

A la dernière affectation, pour une question de promotion, Anne Marie et le commissaire le convainquirent d'accepter Paris.

Le mari revint d'abord tous les quinze jours, puis tous les mois, fut pris en main par une collègue célibataire, un peu alcoolique, elle aussi, dont le marché se rétrécissait avec l'âge, qu'il contenta de

peu. Il finit par divorcer. Cela arrangeait tout le monde. Elle aurait bien aimé que son amant en fit autant mais elle n'osait lui en parler !

Elle avait « réussi » un concours interne et avait un emploi de bureau. La dignité était en jeu !

Les gardiens, les officiers, le personnel, les administrations de la ville, du département, le préfet et le président du Conseil général savaient. Cela ne choquait personne, d'autres avaient un bateau, un cheval, des chiens, jouaient au golf, lui il avait Anne Marie.

Cela le changeait de sa femme. Avec Anne Marie, il était admiré, obéi : « Prends ton manteau, on va baiser ». C'est tout juste si dans l'enceinte du commissariat elle ne lui disait pas : « Oui Monsieur le Commissaire ». Dehors ou dans la voiture, elle osait lui dire « mon amour » « mon chéri » et parfois dans les étreintes « Aymé ». Elle prenait du plaisir, souvent, et lorsque l'éjaculation était trop rapide, elle s'emplissait de sperme et d'un immense sentiment de reconnaissance.

Le fils unique Kévin fut pensionnaire parce qu'il était intelligent (et un garçon) au Caousou, sorte de lycée pour fils de grands bourgeois. Kévin partait en vacances avec les Cassagnard. Son second prénom était Jean-François. Cassagnard qui s'attachait au garçon était blessé du fait que Kévin ne fut pas un prénom bourgeois. Il trouva de lui faire prononcer les trois prénoms, puis seulement les initiales, tout le monde ne l'appela plus que JFK, et lui-même racontait que ses parents avaient une admiration sans borne pour Kennedy. Ils allaient

tous les ans à Saint-Jean de Luz, les Cassagnards au Grand Hôtel... avec JFK et Anne Marie dans une pension de famille. Une manière d'avoir quelques jours ses deux femmes à portée de main.

La légitime faisait de la thalasso thérapie, lui traînait les petits restaurants dans l'arrière pays. Anne Marie trouvait qu'en vacances, il était peu actif au lit. JFK passait pour le fils à Cassagnard. Cassa, frustré de fils était macho, pas à la manière hautaine des Sud-Américains, non !

Les années passant JFK fit des études de Droit, l'école de la Magistrature. Rien ne lui semblait anormal dans cette vie et il avait toujours vu Cassagnard en protecteur bienveillant. Il l'appelait «mon oncle ». Dans la région toulousaine, il y quelques décennies, parlant du conjoint ou de l'ami de sa mère on disait «mon oncle », et de la belle-mère «ma tante ». Si Cassagnard avait eu dans sa vie une quelconque tendresse, c'était bien pour ce garçon, et l'envie de se perpétuer en se dépassant n'avait pour lui pas besoin de génétique. Finalement il se sentait père.

Il logeait sa maîtresse dans une maison de village qui lui venait de son père. Chaque mois il lui donnait en liquide de quoi faire un chèque. « Tiens » disait-il à sa femme, «Anne Marie a payé son loyer, tiens c'est pour toi ! Il se réservait chaque mois pour ce jour-là, il savait que sa femme, sans calcul s'ouvrirait à lui, il voulait faire bonne impression ! Il était rare qu'elle ait envie de le «connaître » plus souvent dans le mois, elle aspirait à la ménopause pour avoir un alibi à se refuser, elle

trouvait dommage de dépenser des pilules tous les jours pour un jour seulement d'usage par mois Cassagnard avait ses deux femmes, simplement.

Rose Cassagnard déprimait, elle avait enfin appris que son mari avait une maîtresse qui, de plus, était locataire de leur maison du village. Elle n'allait pas jusqu'à penser que le loyer était fictif. Rose sans amour, n'aimant pas l'amour, s'imaginait que l'oisiveté de la retraite avait jeté son «époux» dans les bras d'Anne Marie l'ancienne subalterne. Elle imaginait Anne Marie vivant le grand amour romantique. Elle ne savait pas que son mari n'avait besoin que d'admiration, de soumission et de vider ses burnes. Elle enrageait qu'il fût politicien, elle lui prêtait ainsi plus d'occasions. Elle espérait que cette promiscuité de travail et de lit, cette vie quasi maritale que Cassagnard entamait avec sa maîtresse finirait par les user et ramènerait son homme à la maison ! Il n'y avait rien à la maison ! C'était aussi vide de vie que le PS d'idéaux.

Elle tenta de se suicider, enfin, un peu, juste assez de témestat pour qu'il s'inquiète, pas assez pour mourir ! La dose était trop faible.

Il avait décidé d'aller deux jours à Toulouse avec Anne Marie. Il téléphona, ne trouva que le répondeur, pensa que sa femme était au bridge et lui laissa un message : « Je suis pour deux jours pour le PS, ne m'attends pas, je serais de retour vendredi ».

Vendredi, elle était sur pied ! Il ne sut jamais.

Alors commença une litanie de faits et de dire, elle voulait l'emmener chez un conseiller conjugal ou bien faire une thérapie de groupe, elle en appelait

à sa morale. Il n'était pas immoral, mais amoral ! Il le lui dit !

Quelques jours plus tard, en voiture, elle le menaça, «je me jette par la portière » et dans sa véhémence elle hurlait, il roulait à soixante sur une petite route ombragée, entre deux rangs de platanes, vers Baran.

Il était irrité « Saute ! Merde ! ».

Elle ouvrit la portière du quatre quatre. Il aimait les Range Rover. Le temps qu'il freine et s'arrête, elle s'accrocha à la portière, puis lâcha. La route comme une râpe lui arracha la peau des genoux, des cuisses, du ventre. Il appela le Samu avec son portable. Le service public fonctionne encore bien, elle fut transportée au CHU. Plus tard honteuse, lorsqu'elle se réveilla et put parler, elle dit qu'elle avait mal fermé la portière, qu'heureusement Aymé avait eu la présence d'esprit de freiner rapidement.

Cassagnard se reprocha d'avoir pensé : « si elle pouvait crever, on passerait à autre chose ».

Il eut en locale dans *Sud-Ouest* un article. Le journaliste apportait tout son soutien à cette personnalité confrontée au malheur. *La Dépêche* fit une brève, «apportant ses souhaits de prompt rétablissement à la femme ».

Il conclut que c'était plutôt bien pour son image. En privé ses adversaires trouvaient que tout tournait toujours à son avantage.

Et voici notre politicien provinceau (pourquoi pas provincial ? parce que le mot sonne avec élégance, provinceau sent son pourceau. Note de

l'auteur) au fur et à mesure que sa «grandeur» s'installe, laisse la vie mettre de l'ordre dans sa vie.

Les échos de l'accident de sa femme, la sympathie qu'ils suscitaient firent que chaque jour il lui rendait visite à l'hôpital, les infirmières le saluaient, il serrait des mains, c'était bon pour sa notoriété. Ah ! Monsieur Cassagnard, bonjour Monsieur Cassagnard... Il prenait un café au bar de la salle des pas perdus.

Dans son lit, outre que Rose souffrait des brûlures que la route lui avait infligées, traînée qu'elle fut sur des mètres et des mètres, elle passait de l'amour enflammé pour son mari à la haine. « Salaud ! Il m'a dit : saute ».

Elle ne savait plus si elle devait sauver son mariage ou faire pisser du fric à ce salaud. Mariés sous le régime de la communauté, si elle choisissait une teigneuse comme avocate, il pourrait souffrir. Dans ses moments de haine, elle rêvait de lui faire perdre sa renommée, perdre son avenir politique !

Il restait dix minutes dans la chambre, ne lui disait pas grand-chose. Enfin elle sortit, s'en fut vivre une moitié du temps à Ivry auprès d'une sœur veuve. Il était enfin délivré de tout rapport sexuel ! Il n'en demandait pas plus.



## Chapitre 5

Le commissaire Baille était préoccupé. Une affaire de fausse monnaie, c'est suivi de près par la Banque de France, le Préfet, le Proc, le Ministère. La responsabilité pleine de l'enquête ne lui incombait plus. Rapidement deux collègues de la Brigade financière étaient venus de Toulouse. Périé et Van.

Les billets repérés étaient passés dans les mains des petits notables villefranchois. Les deux policiers demandaient au commissaire Baille : « Et celui là qui c'est ? Et celui-ci ? ».

Baille informait mais le retour ne venait pas sur l'enquête. Plusieurs de ces billets étaient sortis de chez Labadie, le propriétaire de la grande surface audio, informatique. Celui-ci signala que son agent de maintenance (un Kabyle) était sur-diplômé. « Emmenez-le menotté, il pourrait s'enfuir ».

« Venez déposer demain au commissariat vers 9 heures ». Il n'y croyait pas.

Le commissaire Baille, de la fausse monnaie ? La presse avait suivi l'affaire. Une brève mettait en garde les lecteurs de *La Dépêche*, un article sur *Sud Ouest* annonçait l'interrogatoire d'un commerçant honorablement connu.

Mais la rumeur courait, au Café de France, des négociants attablés disaient le plus grand mal de leur collègue, au Commerce, à table un fonctionnaire des impôts se disait informé, mais il

ne pouvait donner ses sources, une imprimerie du département serait en cause, tout le monde savait quelque chose appris de source sûre par le cousin du voisin de la bicyclette du facteur, les uns mettaient en cause la droite, la Chambre de commerce, les autres mettaient en cause les mêmes plus la gauche, deux conseillers généraux et un agriculteur soixante-huitard, chacun avait son adversaire, son ennemi, et laissait les sous-entendus à l'heure de l'apéro...

Labadie le suspect revint de Toulouse, il avait nié, nié, nié ! Faute de preuves, il était revenu et se disait lavé. Les bourgeois qui avaient eu des faux billets passaient pour victimes. Le feu s'éteignait.

Cassagnard était furieux, inquiet et irrité : « Cette conne de Rose lui avait piqué un billet des dessous de table à Labadie et s'était fait piquer avec un faux billet, ce salaud de Labadie lui avait refile des faux billets, en avait-il conscience ? »

Il choisit de n'en pas parler à Rose qui s'attendait à se faire engueuler, elle lui fit l'amour... enfin elle se frotta, il n'osa pas refuser pourtant il était fatigué de ses ébats de l'après-midi avec Anne Marie. De plus Rose stressée avait mal digéré, et son haleine était aigre.

Il était furieux contre lui-même, c'était rare.

Cassagnard savait que sur la fausse monnaie, jamais rien n'était classé, mais qu'il ne pouvait être considéré comme filière de distribution pour un billet, seulement victime. Cassagnard brûla un paquet de billets qu'il avait entassé.

Kamel l'informaticien de Labadie vint voir le commissaire Baille : « Mon patron ramène des enveloppes brunes de Toulouse, il y va tous les mois, chez un Pied-noir informaticien, leurs parents, au boss et à son pote, des anciens de l'OAS. Je vous donne l'info, elle est anonyme, je tiens à mon emploi ».

Le commissaire Baille téléphona à son collègue Van de la brigade financière. Il classa tous les éléments, doubles et enquêtes et les emmena chez lui. Il avait une méthode : « Monsieur Labadie, pourrais-je avoir le livre du personnel ? ».

Le livre du personnel, les derniers partis, les raisons du départ, ce qu'ils pouvaient avoir vu, entendu, les rumeurs, les anomalies, les flux d'argent. C'est fou ce que le petit personnel peut être bavard ! C'est fou le nombre de gens pour qui le patron est l'ennemi. C'est fou combien le plus servile est le plus bavard une fois renvoyé, c'est fou comme le plus servile est souvent le plus observateur, c'est fou les haines ou simplement l'envie de nuire quand on a été méprisé !

Il y avait des enveloppes marron dans la caisse, rien que des billets de 500 euros, mais ils ne surent rien de plus, les employés n'avaient rien remarqué.

Le commissaire Baille rédigeait un chiant rapport sur le pourcentage d'affaires élucidées, par type d'affaires quand un, en tenue, surgit, brutalement, sans cogner à la porte du bureau : « Chef ! Chef ils ont arrêté Rose Cassagnard, les Toulousains ! Les cons ! Elle gueule ! »

Rose avait fini par fouiller dans les enveloppes brunes de son mari, dans l'armoire en citronnier, elle avait pris des billets, elle avait voulu payer à *Carrefour*, la caissière avait remarqué quelque chose d'anormal dans ce billet, d'autant que la cliente payait avec 500 euros un simple blush de chez Bourgeois à 10 euros. L'employée avait appelé le Chef, celui-ci avait emmené la cliente dans le bureau sécurité, un détecteur de billets avait refusé la coupure. Personne n'avait reconnu Rose qui en dehors de son bridge ne sortait pas. Elle n'avait pas voulu donner son nom. Baille n'était pas aussi embêté qu'il en donnait l'impression. Les deux policiers de la brigade financière traînaient une nouvelle fois Labadie, le patron de la grande surface audiovisuelle. Rose fut relâchée mais Labadie mis en garde à vue, transféré à Toulouse. Une perquisition permit de trouver quelques enveloppes avec de faux billets, et le magasin fonctionna sans son patron qui passa de garde à vue à la préventive. Le juge d'instruction, jeune, jolie, pas très expérimentée, recevait les dires des deux policiers comme des enseignements apostoliques. Une commission rogatoire qu'ils lui extorquèrent les expédia au siège régional d'un parti, le PPLSP, (parti populaire libéral social, pragmatique), ils perquisitionnèrent et qu'advint-il ? Rien.

Cassagnard rencontra un de ses anciens inspecteurs « Putain con ! Ils ont classé l'enquête des faux billets ». Cassagnard ne craignait rien... mais il préférerait.

## Chapitre 6

Les résultats du premier tour. Cassagnard était en ballottage favorable. Il recomptait, favorable mais juste. La gauche était devant, mais les voix des Alternatifs auraient du mal à se reporter. Leurs électeurs (tout aussi cons) n'écoutaient pas les appels, considéraient le PS comme une boutique vide avec une enseigne connue !

Cassagnard (Le gros maquignon !) tenterait quand même.

Il appela Sernin au téléphone qui était aussi président de Ras l'Front : « Salut camarade.... ».

« Tu ne manques pas d'air de m'appeler camarade ! Camarade ce sont ceux qui partagent la même chambre ! (camara) Avec toi, je craindrais de me faire baiser ! »

« Je ne t'appelais pas pour les élections... Mais quel bon travail vous faites à « Ras l'Front » ! Je voulais te dire, si je suis élu, je vous enverrais un chèque».

« Merci... mais la lutte contre l'extrême droite et les élections, on ne mélange pas».

« Je sais, si tu disais à tes copains d'appeler à voter pour moi, ça nous aiderait et vous et nous. Vous n'allez pas faire couler la Gauche !»

« Nous on mélange pas ! Ras l'Front attend ton chèque... et que le meilleur gagne ! »

Côté PS, une réunion de section eut lieu après le premier tour. Il y vint, mais s'excusa alors que les débats devenaient sérieux. Ce n'est qu'après son départ qu'une socialiste noniste prit à parti une conseillère municipale ouiouiste qui la traitait d'irresponsable « Tu veux continuer de te masturber en rond avec d'autres humanistes petits bourgeois comme vous le faites depuis trente ans en loge ! ». Ils étaient tous deux francs-maçons ! « Je ne sais pas ce que tu veux dire ! En public ! » Une longue inimitié naissait ! Outre les rivalités de personne, les oppositions tactiques et idéologiques s'affirmaient.

Il est brave Cassagnard, il était connu en ville, la presque moitié de gauche aurait voté pour un âne avec un chapeau si le chapeau était marqué PS. Pourtant les électeurs critiquaient le PS, certains disaient, pas toujours à bon escient : « Tous pourris », mais ils votaient contre la droite, ou pour le candidat, par d'étranges et complexes raisons de clientélisme ou d'appartenance : « On est tous les deux au rugby villefranchois », ou bien : « Il a trouvé un emploi au Conseil général à la nièce de ma belle sœur » ou encore « Mon grand oncle a fait la guerre d'Espagne avec son père.... ».

Cassagnard écoutait, il retenait, il accumulait : il était pour l'Europe, il entendait ses électeurs et dans la journée s'il avait récapitulé et régurgité, il aurait pu réciter : « Je suis à Gauche mais Sarkozy, il fait ce qu'il faut. Moi je travaille, les chômeurs, c'est des fainéants, le niveau baisse « y a pus » d'orthographe, les jeunes aujourd'hui c'est pas

comme de mon temps, les manouches faut les virer, le camp il fait baisser la valeur de l'immobilier, il y a de bonnes choses des deux côtés, c'est la faute à l'Europe, moi je suis Européen, les fonctionnaires sont des fainéants, y a pas assez de flics, faut pas fermer les postes rurales, c'est bien un enseignant, il a des vacances, la lutte des classes c'est dépassé, tous pourris, je vote pour toi, quand vous serez au pouvoir j'espère qu'on pourra se mettre la gueule sous le robinet, chacun son tour.... Je me suis fait tout seul ...». Et il approuvait, il ne pensait pas même : « Il s'est fait tout seul et il s'est raté ».

Cassagnard ne disait jamais non et peut être était-il foncièrement d'accord sur le moment. Il serrait des mains.

Il tutoyait maintenant ses adversaires politiques en privé, le comte que jusqu'à présent il considérait comme un hobereau, les chefs de la droite qui lui semblaient si proche... sauf sur la laïcité.

Un sociologue aurait peut-être constaté que chez Cassagnard, en dehors du discours de gauche, la gauche s'arrêtait à la laïcité, le social c'est bien beau, mais il s'était convaincu que le social gênait l'économie. Le dépouillement était tendu.

Cassagnard fut élu par l'alchimie subtile du second tour. Voter pour le moins mauvais ou le plus près de son camp. Beaucoup d'électeurs se comportent comme des supporters. Quoi que fasse l'équipe, ils la soutiennent.

Le chèque n'arrivait pas. Sernin eut la cruauté de rappeler Cassagnard à soutenir les luttes antifascistes. Sernin cruel racontait tout autour de lui la promesse du nouvel élu qui en eut vent. Il envoya enfin un chèque de cinq euros.

Sernin redoubla de cruauté, ne le porta pas à la banque, mit le chèque sous plastique pour le conserver en bon état et le montra aux amis et connaissances en relatant l'histoire. Cassagnard passa pour radin, il n'était qu'égoïste et ne dépensait que pour jouir ou dans l'espoir d'un retour !

Anne Marie bien que toujours en activité au commissariat en prenait largement avec les obligations de son service. Le commissaire Baille enrageait, Cassagnard avait obtenu pour sa tendre amie qu'elle ne travaille pas le mercredi. C'était le jour de sa permanence électorale quand tous les petits problèmes demandaient qu'Anne Marie tape les courriers avec double pour le solliciteur et en tête de la mairie. Il fallait demander une intervention, une action, ou le renvoi vers un service qui répondrait non à sa place, il promettrait ensuite de réintervenir. En semaine malgré les remontrances de son supérieur, Anne Marie n'en faisait qu'à sa tête.

L'échec du commissaire Baille fut complet lorsque, on ne sait par quelle procédure, le Président obtint que Anne Marie soit détaché au Conseil général qui la mit à son tour auprès de Cassagnard à plein temps, secrétaire, maîtresse, esclave soumise.



La vie reprit, elle allait fort bien à Cassagnard.

Du temps du commissariat elle disait Monsieur le Commissaire. Tout le département savait, mais elle faisait comme si elle n'était que l'assistante. Seulement, ses anciens collègues lui parlaient avec considération et le dos tourné : « Celle-là le cul, elle s'en sert plus utilement que la tête ».

Il se demandait déjà quel triumvirat, (premier adjoint, secrétaire général, responsable communication) ferait tourner la Mairie, le ferait à sa place sans lui porter d'ombre. Il ne comptait pas en envie de faire, mais de paraître, envie de cumul et envie de rentrées.

Anne Marie en assistante se découvrait, s'ouvrait.

Au long de la carrière de Cassagnard, au long des années, elle n'était considérée que comme la maîtresse de Cassagnard, au commissariat l'inélégance et le mépris faisait que loin des yeux du chef, le simple flic la surnommait ou plus simplement la nommait : « la paillasse », elle le savait, inconsciemment se sentait pas grand-chose.

Voici qu'elle était assistante, qu'elle résolvait des choses, était bien traitée par des gens bien élevés, elle s'apercevait qu'elle était capable. Elle était.

Devant l'éloignement de Rose Cassagnard, elle eut l'audace de se voir épouse. Un divorce ? Pourquoi pas ? Elle passa de la soumission à la tendresse.

Au lit elle disait à Cassagnard mon chéri. Les premières fois, il ne protesta pas, quelques temps après, il était trop tard. Elle se lâcha par inadvertance devant le Préfet. Celui-ci passant inopinément à la Mairie à Villefranche, demanda si Monsieur le Maire était là et au téléphone :

«Chéri, Monsieur le Préfet est là».

«Fais-le entrer ».

«Monsieur le Préfet, il vous attend ».

Cassagnard cessa définitivement d'assister à quoi que ce soit avec Rose et commença d'emmener son assistante.

Elle était capable d'avoir un plan. Elle avait entendu la phrase dans une manifestation. « Ce n'est qu'un début, continuons le combat ! ».

## Chapitre 7

Il était à Paris au siège du PS pour recevoir d'en haut des directives lorsque le chef de service de cancérologie de Toulouse lui téléphona : son père, hospitalisé depuis quelques semaines était assez mal, non qu'il souffrit, les médecins accompagnaient avec de la morphine ses derniers jours, mais il s'affaiblissait, ses frères lui téléphonerent, tous se retrouveraient dimanche matin au chevet du malade.

Le long couloir, l'accueil du service, le médecin de garde qui vient à sa rencontre, ses deux frères, leurs femmes. Il était venu avec Anne Marie.

Le vieux était assis dans son lit, il demanda à Cassagnard de l'aider à s'asseoir dans un fauteuil. C'était un grand fauteuil avec un haut dossier. Il y restait de moins en moins longtemps. Une grande fatigue le tenait comme jusqu'au fond des os. Cassagnard était ému. Il le prit par les épaules, lorsque le vieil homme fut assis sur le bord du lit son pantalon de pyjama glissa lorsqu'il tenta de se relever. Ses enfants le virent amaigri. Le cadet, Pablo (il l'avait appelé ainsi en souvenir de l'Espagne et des Brigades internationales) pensa à Noé qu'en d'autres circonstances son fils couvrit afin que l'on ne voie pas l'ivresse. La mort est indigne.

Tous savaient que c'était la dernière fois. Il devait le savoir aussi. Quand Cassagnard vint à lui, le vieux lui prit les mains et les embrassa. Cassagnard sentit les larmes lui monter aux yeux.

Voici qu'à son tour il était le patriarche. C'était des mots, seulement des mots, non pas dans une grande douleur mais dans une grande émotion. Cassa était venu avec son Anne Marie et soit sincérité, soit cette élégante politesse des grandes âmes, le père lui dit : « Je regrette que mon fils ne vous ait pas connue plus tôt ». La mère se tenait en arrière, petite souris qui était en train de perdre la tête et confondait son dernier fils et son mari, s'ils n'étaient pas présents ensemble dans la même pièce.

Une semaine plus tard le père était mort, les trois fils étaient à nouveau là avec leurs femmes. Cassa ne voulut pas voir son père mort. L'enterrement était lundi. C'était les vacances de Toussaint. Entre la vie et le mort, il choisit la vie et n'assista pas à l'enterrement, en ressentit ensuite comme un regret. Mais la vie était devant.

L'enterrement fut privé, civil, une poignée de personnes, les quelques rescapés des Brigades ne le surent qu'après. Un entrefilet parut dans *Sud-Ouest* et *La Dépêche*.

La mère fit une fixation, le violon du vieux était le symbole de sa vie. A vingt trois ans, Cassagnard père, le Rouge, jouaient *les yeux noirs*, *l'Internationale* aussi. Cassagnard avait embarqué l'instrument, mis dans un placard. La vieille repartit dans son foyer logement, se plaignit de n'avoir plus

le violon qu'avait toujours traîné son mari, en Espagne, dans la Résistance, avec elle. Cassagnard répondit à ses frères : « Il faut que j'en parle à ma femme ».

Le violon resta dans le placard. Cassagnard avait l'impression d'avoir été le moins aimé, il trouvait normal d'avoir plus que ses frères à la fin des parents. La mère s'était sentie obligée, déjà de donner sa montre Oméga à la femme de Cassagnard... enfin la légitime.

Prosper Olivier Lissagaray il y a cent trente ans disait « l'union du centre, c'est la réunion des ventres ». Cassa se sentait socialiste modéré, du centre, laïque c'est sûr mais il y a trop d'abus, les précaires, ils n'ont qu'à aller au Secours populaire ! Anne Marie sa compagne osait avoir une opinion : « C'est une usine à gaz, j'y comprends rien ! »

« C'est qui le maire ? Alors ferme la, tu n'as jamais rien compris, c'est une connerie ce référendum, c'est le oui qui va gagner, tu vas pas adhérer à la LCR ? Et puis tais-toi j'ai du travail. Viens pas me faire chier, je t'ai sorti du ruisseau, femme de ménage ! »

Elle replongeait dans sa soumission ancienne.

Il était prudent, il ne donnait pas son choix. Oui c'est un problème, il faut choisir, de l'intelligence, l'Europe ! Je vous comprends et l'interlocuteur surpris d'être, soit aussi prudent, soit croyant que Cassagnard pensait comme lui. On se

revoit et on fait quelque chose ensemble ? »  
« Oui... »

« Quand on le rencontre dans l'escalier, personne ne sait s'il monte ou s'il descend ». Personne ne lui en voulait et même, admiratifs, les gens disaient : « Il ne se mouille pas Cassagnard ». Aux uns et aux autres, il répondait : « Dans le secret de l'isoloir, vous seriez étonnés de voir mon vote ».

## Chapitre 8

Lorsque Cassagnard arriva à Orly, il débouchait dans le Hall quand une annonce presque inaudible le surprit : «M. Cassagnard est attendu au commissariat de l'aéroport, M. Cassagnard est attendu au commissariat de l'aéroport, M. Cassagnard...». L'annonce reprit après une pause de quelques minutes. Cassagnard pensa à une mission d'urgence que le PS voulait lui confier, à une réunion de groupe inattendue à l'Assemblée. Il espérait avoir été distingué à Paris... Le chemin de la grandeur, bientôt maire, pourquoi pas député lorsque la gôche aurait repris le pouvoir. Mais déjà un homme s'approchait de lui... «M. Cassagnard ? Voulez-vous me suivre ».

Cassagnard est là assis dans un fauteuil club un peu râpé, la commissaire est en face de lui, c'est une jeune femme élégante avec un tailleur Devernoy en tweed, un administratif à côté du commissaire, quelques revues sur la table de salon entre eux. Cassagnard fatigué du voyage s'interroge sur ce qui se passe. La commissaire lui demande si Rose Cassagnard qui habite 12 cité de l'Agora, bloc Salengro, à Ivry est bien sa femme. Comment Rose vient-elle encore le perturber ?

Oui, il repense à cette histoire de billets de cinq cents qui s'étaient révélés de la fausse monnaie,

affaire qui s'était éteinte dans le marais de la non résolution et où ma foi, ils étaient victimes...

«Qu'est ce qu'elle a encore fait cette conne ? »  
En prononçant la phrase, irrité qu'il est, il se rend compte que ça va trop vite, que va penser Madame la commissaire, qui connaît, elle, ça peut se savoir !

«Cette conne, Monsieur... elle est morte ».

Cassagnard n'est plus à Orly, c'est un autre commissaire de police qui s'entretient avec lui, on n'interroge pas un notable enfin pas au début... C'est une femme aussi, jeune, trente ans peut être.

La substitut du Procureur de garde cette nuit-là était Rébecca Lowenstein. Tous les juifs ne sont pas riches, elle était petite-fille d'un immigré russe casquettier Rue des Rosiers, son père était psychanalyste, elle, durant des années, avocate, avait défendu devant le tribunal de Bobigny des pauvres hères, des moitiés voyous, des victimes.

Rébecca était issue de cette nébuleuse de fils de juifs eskenases arrivés entre deux guerres, il y avait beaucoup de communistes, des petits-fils furent gauchistes en 68, certains entrèrent dans l'adminis-tration, d'autres reprirent le magasin de papa ou firent leur Alya en Israël et y restèrent. Les petits-enfants par des mariages et par la vie n'avaient de culture juive que celle qu'ils en avaient cherché, pour être ce qu'ils étaient. Les grands-parents avaient déposé le sac fermé de leurs racines. Ils pensaient que cela s'arrêterait là.

Rébecca avait substitué l'Humanisme à la religion perdue. Elle avait découvert la parole de



Moïse « N'oubliez jamais que vous avez été esclaves en Egypte » et celle de Bernard Shaw : « Pourquoi demande t'on aux pauvres d'être méritants et ne le demande t'on pas aux riches ? »

D'abord avocate, elle était usée de cette lutte, usée des honoraires médiocres ou impayés. Elle avait fait tardivement l'école de la Magistrature, son profil n'avait pas gêné sa nomination après un bon classement. Le fait de connaître le terrain à côté de ces jeunes Magistrats au duvet d'oison lui avait été favorable.

Cet assassinat durant la nuit de vendredi à samedi, découvert lundi alors qu'elle était encore de permanence, l'intéressait, et la délicatesse de la tâche lui donnait envie d'être subtile.

La commissaire de police lui avait fait un rapport n'omettant pas la réaction de Cassagnard « Qu'a t-elle encore fait cette conne ? » et les deux sensibilités féministes s'étaient comprises sans exégèse.

Elle avait informé ses supérieurs... la femme d'un maire de province, c'est toujours délicat. Un tour d'horizon avec le Procureur de Villefranche, un juge d'instruction saisi, une enquête préliminaire. Le Proc d Evry retéléphona au substitut. Une affaire de routine mais qui devait être suivie avec délicatesse. C'est ce que Rébecca Lowenstein pensait.

La Substitut et le juge d'instruction confièrent en accord le dossier au Commissaire Sabrina Lathawi, une beurette teigneuse, elle disait : « Intégrée, intégrée, intégrée à quoi ? Je suis

Française ! Mes parents et grands-parents sont Français».

C'est fou ce que les Juifs athées s'entendent bien avec les Arabes républicains. Ils sont souvent Français des plus attachés à la République.

C'est fou aussi comme ces professions de justice ou de police se féminisent, c'est fou la qualité et la pugnacité des femmes dans ces métiers encore très marqués de culture masculine sinon machiste.

Rose Cassagnard avait été trouvée morte par la femme de ménage qui avait la clef. On fit les constatations d'usage, releva les empreintes, fouilla les placards. Le constat d'autopsie indiqua que Rose Cassagnard avait pris de l'alcool, de la Depakine, un médicament pour épileptique, à forte dose, et qu'elle était morte de deux balles dans la tête d'une arme qu'il faut réarmer ! Ce n'était pas un suicide !

« Etiez vous séparés Monsieur Cassagnard » demanda Madame la Commissaire.

« Nous sommes entre collègue, j'étais commissaire on peut se tutoyer..... ».

« Je n'y tiens pas, Monsieur. Etiez vous séparés ? »

« De quoi est morte ma femme ? »

« De deux balles dans la tête ».

« Quelle arme ? »

« Nous en parlerons plus tard... dès demain vous pourrez voir votre femme... l'autopsie est terminée .... Prenez les dispositions nécessaires si vous n'êtes pas séparés .... »

Sabrina fit parler Cassagnard, il avait beau être habile, il ne savait pas où elle voulait en venir, il ne pensait pas qu'on puisse le soupçonner.... Il expliqua qu'ils s'étaient éloignés l'un de l'autre, qu'ils avaient de bons rapports puisqu'il la nourrissait et payait son logement, il laissa échapper poussé dans les retranchements qu'il ne vivait pas en ermite Le commissaire Lathawi brutalement : « Vous n'êtes pas un ermite...Un gascon ! C'est naturel. Qui est ce ? »

Il était bien obligé de parler d'Anne Marie. Il ne pouvait pas tout dire. Les banlieues flambaient la police était sur les dents, ça tombait bien, il ne pouvait pas tout dire et d'autre part la mort de Rose qui aurait fait une page dans *Sud-Ouest* et dans *La Dépêche* était occultée, par Sarkozy qui karcherait. Même au Garros, la ZUP d'Auch, deux voitures avaient brûlé, par inadvertance !

Il y avait pourtant sur l'un et l'autre journal en locale à Villefranche une photo de Rose, l'épouse estimée de notre ancien commissaire, l'interrogation sur les raisons, et des écrits condoléanceux pour Cassagnard, on s'interrogeait sur la possibilité d'un suicide, on rappelait l'accident de Rose tombant du Range Rover la portière s'étant ouverte, quelques mois auparavant. Sabrina Lathawi le laissait dans son jus. De toute façon elle pensait que la piste était ailleurs.

Rébecca Lowenstein se rend vers la rue Jules Guesde, elle sonne à une lourde porte de bois de

teck, trois fois elle sonne, c'est un homme qui lui ouvre, «salut Vénérable Maître », «on se demandait si tu pourrais venir, avec les banlieues en feu, un proc c'est occupé...».

Non, mais je suis encore de permanence ! Et Sabrina c'est pire, ils croient qu'un commissaire arabe, c'est mieux en ce moment ! Sabrina était là. Je voulais te voir Rebec. Après la tenue, aux agapes... «Je n'y resterais pas je suis de permanence à minuit...». Elles montèrent de concert, entrèrent dans le Temple. C'est ainsi que les francs-maçons appellent leur salle de réunion, elles mirent leurs décors, leurs oripeaux, Rébecca un cordon rouge avec une équerre en bijoux pendant à la pointe, elle monta les marches de l'estrade (l'orient) et s'assit sur une espèce de trône sobre, face à la salle, à sa gauche Sabrina s'assit devant une table parallèle au mur latéral, elle était orateur, un cordon avec brodé les tables de loi, un homme en symétrie devant un registre et femmes et hommes s'asseyaient progressivement dans un brouhaha, une sorte de rumeur de fond, sur des bancs disposés eux aussi le long des murs latéraux de chaque côté de la porte chacune devant une petite table, deux femmes mettaient elles aussi, des cordons rouges comme le grand cordon de la légion d'honneur. Tous portaient un tablier d'une trentaine de centimètres entourés de ruban rouge.

Quand tout le monde fut assis, Rébecca tapa trois fois d'un maillet sur son bureau, le silence se fit instantanément.

« Sœur, second surveillante, à quelle heure les francs-maçons commencent-ils leurs travaux ? »

« A midi Vénérable Maître ».

« Quelle heure est-il Sœur premier surveillante ? »

« Il est midi Vénérable Maître »

« Puisqu'il est l'heure et que vous avez l'âge, je déclare ouverts les travaux de la Respectable Loge « Les Combats de Louise Michel » de la « Grand Loge Universelle Mixte Légitime Substituée » à l'Orient d'Evry, debout, à l'ordre, à moi mes Sœurs et mes Frères par la triple acclamation : « Liberté, Egalité, Fraternité ».

Après avoir battu des mains et acclamés tous s'assirent en silence.

« L'ordre du jour appelle la lecture du compte-rendu des travaux précédents, la question d'actualité et une planche fort à propos sur l'immigration entre 1920 et 1940 »

Un peu plus tard, une pause (prostatique) eu lieu, un certain nombre de vieux Frères avaient des problèmes urinaires, c'est l'âge, d'autres allaient fumer une clope, des conversations privées ou d'actualité s'ébauchaient

« Sarah, c'est quoi cette femme assassinée ? »

« Cassagnard ne me semble pas intéressant, je pense qu'il n'y est pour rien »

« Moi aussi, mais je vérifie son emploi du temps et les proches, enfin la routine. Trop médiocre pour être mouillés dans une affaire d'Etat, je regarde aussi le cul, on ne sait jamais avec ces bourgeois socialo ! Et puis le hasard...., je te vois

demain si on me laisse faire autre chose que de la banlieue ».

«OK, je ne reste pas aux agapes...».

«Moi non plus...».

«C'est dommage ! C'est le tour de Pierre, il réchauffe ce qu'il a fait dans son auberge, il nous a fait du lapin à la moutarde ! »

« Le devoir c'est le devoir... On va avoir les voitures comme rôti ».

Cassagnard prit un taxi, le chauffeur tenta le dialogue, Cassagnard réfléchissait : « Je ne vais pas être accusé de meurtre ? » Le chauffeur continuait son monologue, « Je ne vais plus en banlieue, Sarko, il est trop tendre ! Putain de bougnoules ! On en a même en chauffeurs de taxi, il est vrai j'ai un copain avec une Mercedes 220, Momo, il est bien pour un Arabe, mais cette racaille ! Moi c'est pas au Karcher ! C'est au napalm ! » Cassagnard entendait, mais ne réagissait pas, il aurait en d'autres circonstances sorti machinalement son discours humaniste. La mort de sa femme avec les ennuis judiciaires et le scandale ça le tenaillait.

A quatre heures dix, il se rendit rue Solferino où il fut reçu par la deuxième sous-assistante intérimaire qui lui conseilla au nom du PS «de se faire oublier le temps que ses petits soucis se règlent... et qu'il ne recommence pas». Il répondit qu'il «n'avait à moins de se remarier qu'une seule femme à assassiner».

Il n'aurait pas répondu ainsi à son chef de groupe, mais cette pouffiasse l'avait irrité. Il regretta tout de suite d'avoir essayé de faire de l'humour et décida de ne pas forcer sur l'assiduité et le touche main à Villefranche.

Il avait laissé à la commissaire Sabrina Lathawi l'adresse de son hôtel. Elle lui téléphona. Pouvait-il passer à l'hôtel de Police pour un entretien ? En fait d'entretien, c'était un interrogatoire. Au bout d'une heure, Cassagnard qui avait dû « raconter sa vie » n'en pouvait plus». « Il y en a pour longtemps encore ? »

« Vous pouvez partir, vous n'êtes pas en garde à vue, ce n'est pas un interrogatoire, c'est un entretien. Vous tenez à connaître l'assassin de votre femme... oui ? Alors aidez-nous ! »

«Mais je veux vous aider, ce n'est pas en me suspectant que vous avancerez».

«Oui mais c'est en prouvant que vous ne pouvez pas être suspecté que nous pourrons passer à la suite».

Il en convint et ce n'est que sur l'impérative nécessité de se rendre à Evry à l'Agora, suite à un appel ferme de Vall le Maire, car des incidents s'y déroulaient, que Sabrina délivra Cassagnard. Mais la Commissaire Sabrina Lathawi découvrait un trou. Il n'avait pas d'alibi la nuit du meurtre. Il avait tout d'abord dit qu'il était avec Anne Marie à Auch, mais vérification fut faite, Anne Marie s'embrouilla devant le commissaire Baille et finit par admettre qu'ils n'étaient pas ensemble cette nuit-là. Où était

donc Cassagnard la nuit du meurtre ? Il en arrivait lui-même à avoir l'air de se mélanger les pinceaux.

Revenant de l'Agora où les problèmes s'étaient calmés, la commissaire Sabrina Lathawi s'y était faite traiter de pouffe, de traître, de salope par les jeteurs de pierre et avait cru entendre de la bouche d'un commandant de CRS «Elle nous fait chier Abd'el Kader». Elle savait que c'était son surnom ! Elle avait fait semblant de ne pas entendre, elle était plus cultivée que le commandant de CRS, et avait de la mémoire. Abd'el Kader adversaire des Français était un homme d'honneur, elle avait écouté avec intérêt un soir en Loge un exposé sur le personnage qui avait été franc-maçon lui aussi.

Elle avait demandé que les CRS se reculent un peu.

Ils ressemblaient à Dark Vador et les gamins se croyaient entre la guerre des étoiles et l'antifada. Elle savait qu'ils n'étaient que les classes dangereuses, les anciens des fortifs du dix-neuvième siècle, plus des tas de choses, elle se sentait les aimer et en même temps elle enrageait de les voir là, elle avait tenté de parlementer avec un groupe dans lequel la deuxième génération était majoritaire, mais il n'y avait pas que des fils d'immigrés, ils l'avaient traitée de raciste, elle avait répondu en arabe et en Kabyle. Ils n'avaient pas tous compris, elle leur jeta une rafale d'insultes en arabe. Ça calma un peu le jeu.

Avec le renfort d'adultes d'Evry et de Courcouronnes elle avait éloigné les masses



critiques, une voiture avait flambé au loin et puis la nuit avançait.

Le calme revenant, elle rentra dans son studio où elle vivait seule, elle n'avait pas encore trouvé d'homme qui fasse assez le poids pour qu'elle n'eut pas la tentation de le bouffer.

Elle avait eu un intérimaire du sexetacle, mais il était futile, puis un collègue : « Faut pas bosser ensemble ! »

Elle se moquait d'elle-même : « Un jour un prince viendra » sifflotait-elle en poussant sa porte. Elle était souvent crevée, elle aimait le temps de quelques étreintes... et puis les hommes avaient peur de s'engager, elle était une femme de caractère.

Demain ce sera plus rationnel, plus subtil, moins passionné, elle reprendra l'affaire Cassagnard.

## Chapitre 9

Le 20 novembre Cassagnard arriva à l'Hôtel de Police d'Evry accompagné de Maître Bret un avocat du barreau de Paris son ancien condisciple au collègue Salinis à Auch.

La commissaire Lathawi qui comptait gagner du temps sur son enquête fut toute surprise :

« Mon client ne déclarera rien de plus. Madame. Nous comptons que vous ferez toute diligence pour trouver le meurtrier de la femme de mon client ».

Elle avisa le juge d'instruction qui informa la substitut. Ils avaient la même position : instruire à charge et à décharge, pour se débarrasser de l'hypothèse Cassagnard et mettre du monde sur l'affaire afin de ne pas se laisser rattraper par les pressions de la hiérarchie et des journalistes. Déjà l'hebdomadaire *Marianne* avait relevé que la femme récemment séparée d'un notable socialiste avait été assassinée. Rébecca à Sabrina : « Si nous faisons la moindre erreur ou le moindre passe droit, J-F Khan va nous tomber dessus. Il est à cheval sur le bon fonctionnement de la justice, de la police, il est teigneux... et si ça peut faire grimper le tirage... Alors tu penses nos hiérarchies ! ».

Le juge d'instruction était un homme sincère, d'une cinquantaine d'années qui n'avait et ne ferait

pas carrière, sérieux, bon technicien de la procédure, il allait jusqu'au bout des affaires qu'on lui confiait sans se pousser et sans souplesse. Il envoya la commissaire Sabrina Lathawi à Villefranche pour faire le tour des fréquentations de la vie de Cassagnard. Elle prit le TGV qui arrivait à Agen à 15 h 20. Le commissaire Baille vint la chercher. Agen était l'arrêt le plus proche sur la ligne à grande vitesse. Sauf poursuivre jusqu'à Toulouse et prendre une correspondance.

Tout de suite Baille et Sabrina se trouvèrent en confiance. Il lui fit un portrait de Cassagnard. Malgré sa culture de mâle gascon, son caractère de maquignon n'en faisait pas un auteur de crime passionnel. Il se serait sorti de tout problème sentimental par les promesses, la porte jamais ouverte ni fermée, la situation qui pourrit et le maquignonage. Par contre, il l'aurait plutôt vue suicidée qu'assassinée. Le constat de sa mort pourtant ne laissait aucun doute : deux balles dans la tête avec une arme qu'il faut recharger, le suicide était impossible.

Baille conseilla de loger à Auch, Auch-Villeneuve 20 kms et plus de confort. Elle pensait ne pas passer plus de quatre ou cinq jours. Le commissaire lui confia une voiture banalisée... bleu marine ! Il l'invita à dîner au Corto Maltese, un restaurant où se retrouvaient les cultureux, enseignants, musicos et où le vendredi soir passaient des groupes, rock, manouches, irlandais, des musiciens du monde, et bien d'autres. C'était

vendredi, c'était un groupe andalou et manouche. Elle y trouva des sonorités arabes.

Elle était passée à Villefranche au commissariat. Il lui avait donné une part des rapports sur cette affaire de fausse monnaie qui avait fini en queue de poisson, la liste et un résumé des dernières affaires traitées par Cassagnard avant de prendre sa retraite. Rien de bien solide mais elle ne voulait pas qu'il y eut un bout de ficelle que l'on pourrait tirer jusqu'à amener au bout une baleine pourrie.

Cassa n'était pas assez important pour qu'il y ait affaire d'Etat, pourtant elle ne voulait rien négliger.

Baille lui proposa de voir à Toulouse les deux flics de la financière qui avaient eu le dossier des faux billets. Flic c'est un boulot de fourmi. Elle demanda à Baille la liste des derniers flics partis à la retraite, elle aurait une meilleure idée de Cassagnard si l'un des deux était bavard ou avait à se venger. Elle feuilletterait les dossiers durant le week-end.

Elle était descendue à l'Hôtel de France qui eut ses heures de gloire mais qui, depuis la perte d'une étoile au Michelin, et la revente, avait du mal à faire front. Elle y était au calme et n'y prendrait que peu de repas.

Le lundi elle revit Baille : « Cassagnard ça n'a pas l'air d'un gros gibier ni d'un assassin, il me faut son alibi le jour du meurtre, la seule merde que j'ai vu c'est cette fausse monnaie. Je vais interroger Kamel l'informaticien de Labadie, il semble en avoir

gros sur la patate de son emploi dans ce bouclard, je verrai le commissaire Perié à Toulouse et puis je retourne à Paris chercher une piste plus sérieuse ayant innocenté cette merde de Cassagnard ! »

Baille lui proposa de prendre le rendez-vous avec la brigade financière et d'aller avec elle à Toulouse, il avait suivi le dossier à l'époque. Sabrina téléphona à son substitut, Sarah lui dit « vas-y mais vite, simple vérif, je n'étendrais ta commission rogatoire que si tu vois quelque lien sérieux sur Cassagnard ! »

Kamel, elle le vit chez lui. Il était plein de rage, se sentait solidaire des Harkis et des jeunes des banlieues « Quand il y aura un ingénieur arabe, un prof arabe, un commissaire arabe, je parlerais de la France, j'ai la haine, comme un merdeux de 15 ans ».

« Mais je suis arabe ! » Il ne s'en était pas même rendu compte, tant il ne l'attendait pas là ! Alors il égrena toutes les misères « Mais tu as un BTS » « oui et je dépanne, je suis une sous merde ». Elle arriva à le calmer, à le faire parler du patron, des enveloppes marron pleines de billets : « ça passait de Cassagnard au patron, dans les deux sens, j'ai jamais compris lequel blanchissait les faux billets ». Il ne savait pas, il avait vu deux fois Cassagnard recevoir ces enveloppes, mais en redonner aussi. Ce n'était pas fiable, il y avait une ficelle merdeuse... avec une souris qui accoucherait d'une montagne ou une montagne qui accoucherait d'une souris... à gratter.

Le mercredi les commissaires Baille et Lathawi prirent la route. Baille conduisait rapidement la voiture banalisée qu'il avait confiée à sa collègue. Comme cela se fait dans la plupart des métiers, ils se sont tutoyés. Elle lui expliquait le stress du travail à Paris, il l'avait connu et reconnaissait que c'était plus cool ici, que la ZUP du Garros que certains Gersois auraient considéré comme l'horreur, eut été un paradis dans la région parisienne, en dix ans il n'avait pas vu flamber plus de deux ou trois voitures !

Elle lui racontait son cheminement, sa volonté d'être libre, l'appui de ses parents algériens ayant en eux ancré la croyance en l'Ecole, sa volonté d'échapper à la tentation dominatrice des garçons, sa licence puis son doctorat, son entrée dans la police parce que c'était le plus rapide pour aider ses parents et les deux filles plus jeunes qu'elle.

Il la comprenait, il lui avoua, ce qu'il cachait soigneusement : son oncle résistant qui abandonna son nom juif et garda celui de la résistance et toute la famille qui put choisir ce cheminement, les mariages avec des Français, des Françaises «normaux» comme disait Coluche, ni noir, ni arabe, ni juif, son cheminement pour être un Français courant, sans aspérité.

Ils se comprenaient. A Gimont, il firent une pause laissant la voiture sous la belle halle en bois et tuile du 15<sup>ème</sup> siècle et prenant café croissant dans un café où deux vieux jouaient aux cartes tandis que le patron commentait avec trois gaillards (Putain,

con !) le dernier match de la SAC le club de rugby de Condom contre les Toulousains.

Colomiers, on apercevait les hangars de Airbus industrie, quelques avions, enfin la sortie de voie rapide, les Ponts Jumeaux cet embranchement de canaux enjambés par des ponts de pierre et de brique construits par Loménie de Brienne le dernier ministre de Louis XVI. La beauté de cet endroit ravit Sabrina.

Quelques embouteillages plus loin ils prenaient la rue des Remparts St Etienne. Inespérée, miraculeuse une place de stationnement se libérait. Ils entrèrent dans le commissariat de briques rouges, à l'étage le Commissaire Périé les reçut. C'était un Toulousain. Il avait vu grandir sa ville, la vieille cité palladienne et son faubourg populaire, St Cyprien n'était plus que le cœur d'une immense agglomération ressemblant à toutes les villes du monde, faites de HLM, de pavillons, d'entrepôts, de grandes surfaces, de Paris à Dallas, de Hong Kong à Moscou, productives, entassées.

« Oui l'enquête s'est terminée en queue de poisson, d'abord on me l'a retirée, puis on m'a laissé moisir dans un bureau, puis on m'a donné l'Ordre du Mérite, on m'a proposé de passer aux RG avec de la promotion, j'ai refusé, j'étais moins dangereux aux RG qu'à la Brigade financière. Je n'ai pas compris pourquoi ça s'était éteint. Ma joie si vous y mettez le nez, si vous y mettez le feu ! »

Oui il y avait des billets blanchis à Auch, mais aussi à Foix, à Albi, à Castres, à Montauban, toujours avec des sociétés de dépannage

d'informatique. Des mecs d'âge à avoir fait l'Algérie, ou ayant passé au 11<sup>ème</sup> choc, d'anciens du SAC, de leurs enfants, ça sentait la droite très à droite. J'avais repéré le logement la fabrication. Comment ? J'avais deux jeunes, Prévôt et Maire, lieutenant, (autrefois on disait Inspecteur mais c'est si bon de se croire en Amérique, de dire lieutenant et bientôt « votre honneur au juge, mal comprenant aux cons !). Ils ressemblaient plus à des étudiants qu'à l'image qu'on a des flics, je les envoyais traîner à la fac de droit, auditeurs libres qu'ils disaient, aux heures d'ouverture ils virent arriver un gros fourgon avec l'offset. C'était pour des travaux pratiques à imprimer, le fourgon dans un garage qu'ouvrit le gardien. Le personnel ? Si c'était aussi officiel ça ne les gênait pas, les Profs ils viennent faire leur cours. Externalisation d'un service d'impression. Le garage était contigu à une salle d'informatique. Maire et Prévôt se laissèrent oublier dans la fac deux soirs de suite, le troisième la bécane fonctionnait. Dans la journée ils s'étaient faits quelques copains, un nain en deuxième année de droit ( Quand on dit à un gosse : « T'as vu le petit nain ? je me retourne et j'interviens :T'en as vu toi des grands nains !) On essaiera de le revoir, il traînait partout. Après l'impression on voyait défiler des mecs avec chacun une cantine militaire lourde ou un sac de voyage. Parmi eux toujours votre commerçant auscitain, celui qui avait été mis en examen. Il semblait protégé pour venir encore. Je n'ai jamais vu Cassagnard venir.



Je m'apprêtais à intervenir lorsqu'on a repassé le bébé à un nouveau de Paris et nommé deux jours avant l'opération projetée. Quand même, votre Cassagnard, il est partout, mais jamais dedans. Affaire d'Etat ? financement de partis politiques, bénéfiques de malfrats couverts. Allez savoir.

La commissaire Sabrina Lathawi était attablé dans un petit resto arabe rue de la Colombette à Toulouse avec le «nain ». Dix minutes assis, elle avait oublié qu'il était nain, trois quarts d'heures à table, elle n'avait rien d'exploitable au sujet de Cassagnard, il avait vu, il avait compris qu'il y avait un coup, le commissaire Périé lui avait parlé de billets, mais il n'avait que des rumeurs.

Militant de Ras l'front, il voyait de l'extrême droite partout, à la fac de droit il y en avait ! Il se laissait entraîner par la théorie du complot. Au dessert il parla des billets marron, c'était venu de l'imprimerie de l'IUT. Le chef de travaux était d'extrême droite, il pensait financer ses amis, ceux-ci ne voulaient pas d'ennuis et il était resté avec un tas de billets de seconde qualité. Le nain lui avait proposé d'en acheter pour l'extrême gauche mais ses amis étaient légalistes et révolutionnaires ! S'il y avait une part à toucher, allaient sortir des dollars, propres, parfaits, il y avait des progrès, il pouvait être dans le coup, la bécane et les typons seraient dans une petite imprimerie. Elle ne le crut pas, il sortit de sa poche quelques milliers de dollars.

Un flic lui, doit garder la tête froide, renifler, être prudent. C'est ce que faisait Sabrina. Elle avait

par ailleurs passé un excellent repas. William avait créé une asso appelée «Les handicapés méchants». Avec quelques nains toulousains ils avaient fait quelques happenings cruels contre la discrimination, il était plein d'anecdotes : invité à passer quelques jours en Limousin chez un copain instituteur, au fond de la campagne, sur des routes introuvables, que l'on croirait sur liste rouge, après huit jours de séjour il vit arriver deux gendarmes qui lui demandèrent ses papiers. Un voisin avait mouchardé : « un nain chez Jean Sarran, c'est louche ! » Heureusement, dans ce hameau dont la ville la plus proche était Bessinnes polluée par les dépôts de déchets de minerais d'uranium, les suspects étaient détectés.

Un nain ! Si la maréchaussée avait su en plus qu'il était à la LCR ! Qu'il était de toutes les manifestations, pour l'école laïque, contre le nucléaire, pour la libération des condamnés d'action directe trente ans après, contre les OGM, pour la fin de la double peine, contre Sarkozy, pour Amnesty international, contre Bush, pour Chavez, contre Bush.... Un nain ! Un nain !

## Chapitre 10

Ils étaient encore à table, le téléphone portable de Sabrina sonna. C'était la substitut, Rébecca Lowenstein : « Rappelle, on a tiré sur Cassagnard ». Sabrina paya, échangea téléphone, courriel, adresse avec William. Elle souriait en elle-même : « Je l'aime bien ce nain ! Il est plus grand que bien des grands ! » L'amitié c'est comme l'amour, ça peut venir en coup de foudre !

Deux heures plus tard, elle prenait le train de nuit, l'ancien Capitole qui autrefois arrivait vers six heures du matin à Paris. Le sommeil ne venait pas. Le calme des banlieues lui semblait précaire, on avait remis le couvercle sur la cocote minute comme s'il était improbable que la pression remonte. L'histoire Cassagnard aussi la tenait éveillée. Par quel bout la prendre ? Le meurtre de Rose Cassagnard, cette bizarre histoire de fausse monnaie, et maintenant cette agression ! Quels liens, quelles causes ? Quels hasards !

Le Ministre de la Justice en personne suivait l'affaire : « Traiter cette affaire dans la discrétion, tenir les deux ministres, Justice et Intérieur informés au jour le jour. Ne pas donner à l'opinion l'occasion de dire : « tous pourris »... même si le Cassagnard est socialiste... pas de vagues pas de

vagues... La communication sur l'affaire. En personne, en personne. En personne, en personne !

Rébecca Lowenstein et Sabrina Lathawi allaient secouer ! Le juge d'instruction ne disait rien mais on le sentait lui aussi déterminé.

Sabrina et Rébecca se demandaient s'il y avait affaire d'Etat, avec la fausse monnaie ou simplement la crainte d'un nouveau scandale exploitable par les factions des deux grands partis. « Informer c'est former » dit Sarah Lowenstein » à quoi Rébecca répondit : « Communiquer... C'est niquer ». Elle sortait bien de sa banlieue.

La commissaire Sabrina Lathawi, se rendit à l'hôpital avec le juge d'instruction. Cassagnard allait bien.

Sur son lit d'hôpital : « Je vous dis tout ». Il avait l'air triomphant comme exonéré des accusations précédentes.

Toutes constatations faites, les scellées furent levés sur le petit appartement où vivait Rose Cassagnard à Evry et où elle fut assassinée. Cassagnard récupéra les clefs, s'y rendit pour trier les objets avant de se débarrasser du lieu.

« Je tournai la clef dans la serrure, entrai, me reprochai de n'avoir aucune émotion, c'est pourtant là que l'on avait trouvé Rose morte. J'avais apporté deux sacs de voyage pour des petits objets. Les vêtements, je pensai un instant les ramener pour ma maîtresse, puis à la réflexion, elles n'avaient pas la même taille. J'en fit un tas pour le Secours catholique et téléphonai pour qu'on les vint prendre, quand j'appris qu'il fallait les nettoyer avant de les

donner, j'essayai au Secours populaire, c'était la même chose ! Les ramener donc à Villefranche et puis... on verrait. Je retrouvai quelques bijoux, une carte bleue. Je prendrais plus tard la télé et la chaîne. Le sac à la main j'ouvris la porte pour sortir, fermai, empruntai l'escalier. C'est le moment où j'entendis un coup de feu et m'évanouis. Les flics furent là en même temps que l'ambulance».

Il avait reçu le coup dans le dos, c'était de la grenaille, on n'avait pas tiré pour tuer, mais l'épaule était criblée, il ne savait pas ce qui s'était passé, il n'avait pas d'ennemis, il espérait que cette agression serait rapidement une affaire résolue. Il ne parlait que de ça, on se demandait s'il se souvenait que sa femme venait d'être assassinée. «Je suis ému sur mon propre sort».

Il avoua que le jour du meurtre, il trompait à la fois sa femme, sa maîtresse, avec la femme d'un négociant villefranchois, c'était la première fois. «Je n'ai pas pris de plaisir» disait-il comme pour excuser une faute morale, «avec mon diabète je ne suis plus très efficace. Elle témoignera. Mon alibi est trop important et tant pis si le ménage de cette pouffiasse doit en souffrir, en fin de nuit elle m'a jeté ! »

Sabrina et le juge d'instruction sortirent dans le couloir : «En se salissant sur le médiocre, il croit nous éloigner du principal ! Pour un ancien commissaire de police, il a chaussé de bien gros sabots ! » Sabrina était du même avis. Baille convoquerait à Auch Madame l'Alibi mal baisée.

La femme qui avait passé la nuit du meurtre avec Cassagnard au dire de Cassagnard était la femme de Labadie, le patron de la grande surface multi média et informatique de Villefranche. Celui-là même qui avait été arrêté dans cette histoire de faux billets, le même qui donnait des enveloppes marron avec des 500 euros à Cassagnard, le même qui avant la retraite du commissaire réglait sans procédure les problèmes de petits vols de CD par une sorte de chantage auprès des délinquants sous l'œil bienveillant de l'ancien commissaire.

Baille garda toute une journée Madame Labadie dans un bureau d'un côté d'une table ovale. Baille et un ou l'autre de ses lieutenants face à elle l'interrogèrent. Au début, elle ne savait pas encore si c'était sur les faux billets ou sur l'alibi de Baille. C'était une grande femme, blonde, pas maigre, un peu benête dès que l'on grattait, habillée bourgeoise, pas aristocrate, non non, petite-bourgeoise friquée, avec des gros bijoux en or, des bagoues à carafon, en tailleur de tweed. Elle se croyait intelligente parce que très aisée. Elle affirma et signa un procès-verbal d'audition, elle était bien avec Cassagnard cette nuit-là. Non ce n'était pas la première fois, oui c'était pas un étalon ! Oui surtout depuis que le diabète s'était aggravé, non il était pas gentil. Des expressions de son origine populaire remontaient parfois « C'est pas une affaire ! » C'était la fonction elle aussi qui l'avait impressionnée. Tout compte fait, elle n'était pas sûre que c'était le vendredi. Il faut que je cherche, c'est le jour où je suis allée chez le coiffeur... gardez ce que j'ai signé je vais le faire

confirmer par mon coiffeur » « Qui c'est votre coiffeur ? » « Ruiz rue nationale ».

Baille envoya un de ses hommes photocopier le livre de rendez-vous. Confirmation. Il se fit un plaisir pourtant d'obtenir une commission rogatoire pour une perquisition, qui sait, une lumière de plus sur le trafic de fausse monnaie.

La maison de Labadie était une grosse maison des années cinquante, assez laide, avec portail automatique. La bonne confirma que « dans la nuit de ce vendredi, Monsieur était à Toulouse et que Madame était partie chez une amie, même que pour lui éviter de sortir la voiture M. Cassagnard était venu la chercher pour l'y mener. Monsieur Cassagnard était un ami de Monsieur. Il rendait quelques services en son absence. Ils trouvèrent encore quelques enveloppes marron pleines de faux billets dans le tiroir de table de nuit de Madame. Elle avait sa propre chambre, elle trouvait que son mari ronflait. On la relâcha, elle raconta toutes ses misères à son coiffeur, le lendemain matin cent personnes le savaient, deux jours plus tard des rumeurs mêlant la politique, la fausse monnaie et le cul couraient la ville, certains même résolvaient l'énigme de la mort de Rose Cassagnard. C'était suivant les uns qui le savaient de source sûre Cassagnard l'assassin, pour d'autres les sources pour aussi sûres et aussi mystérieuses, c'était Labadie. Quelques-uns uns mêmes parlaient de Service secret, ou de Maghrébins du Mirail, le quartier sensible de Toulouse. Pour le commissaire Baille c'était obscur et sans lien ! Il téléphona au

commissaire Sabrina Lathawi et lui envoya un rapport plus succinct.

Sabrina prit deux flics et s'en fut faire le voisinage de l'immeuble où Rose Cassagnard fut assassinée et son mari criblé de petits plombs. Des dix appartements, rien... une mixité locative modérée allant du délégué commercial de chez Rank Xerox au professeur d'école. Des noms français, espagnols, italiens et un Bensaïd attaché de préfecture. Quels liens avec l'assassinat de Rose... une histoire de cul, elle avait toujours été peu apte en ces choses là... Trois appartements étaient fermés, les deux conjoints sans doute travaillant. La supérette du coin de la rue ne voyait pas Rose. Elle faisait deux fois par semaine ses achats à *Carrefour* ou *Auchan*. Sabrina rentrait au commissariat : « Quoi de neuf ? » « La routine, des plaintes de vol, une bagarre, un flagrant délit de vol de voiture, il n'a pas de papier, Maurice Bensaïd, ça doit être Mohamed, l'intégration c'est de changer de nom ; il veut rien dire sauf « Je veux parler au commissaire » ».

Bensaïd, elle se souvenait l'avoir vu, ce nom dans l'immeuble. « Alors jeune homme, vous n'étiez pas en train de voler la voiture ? » Etonné du vous, il regarda la fille, se demanda : arabe ou sépharade ? « Madame, non, c'était la voiture de mon frère, il avait fermé et laissé la clef dedans. Je passais un fil de fer par le joint de fenêtre pour attraper le bouton, le lever ouvrir la portière, prendre la clef et la ramener à mon frère ». « Je vais te croire, tu t'appelles pas Maurice, tu t'appelles Mohamed, j'en



connais des Maurice moi, je viens de banlieue ! Et je sais tout, tu vas le cracher » « Gardez-le, d'ici demain il se sera ramolli ! » et s'adressant à Bensaïd « Garde à vue t'es bon pour Fleury Mérogis, on sait le reste, la voiture on s'en fout ». Sortant dans le couloir, à l'inspecteur de permanence « Tu me le gardes une ou deux heures, on le relâche après, vérifie pour son frère mais ça m'étonnerait, fout lui la trouille, il ne l'a pas volée, on verra s'il y a prochaine fois ».

Elle mangea un Chib Kebab en vitesse, le patron un Kurde, qui ne s'était jamais posé de questions lui dit « On m'a dit que t'es flic ! ». Il était tout retourné, dans sa candeur dans son bouclar il n'y avait qu'un ou deux flics en uniforme, jamais il n'aurait pensé que cette nénette était commissaire.

Il se promit de faire gaffe, c'était un relais du PPK. Mais il était content qu'une fille de l'autre rive soit commissaire. Elle retourna au commissariat pour vérifier que l'on avait relâché le jeune.

« Patron ! C'est la voiture de son frère, attaché de préfecture. Il ne s'appelle ni Maurice ni Mohamed, il s'appelle Moshé Bensaïd. Il a craqué : c'est lui qui a tiré sur Cassagnard ! »

Qu'est ce que Moshé Bensaïd peut-il avoir à faire avec Cassagnard, ça rebondit !

## Chapitre 11

« Alors Moshé, on vous relâche pour la voiture. Pour Cassagnard, vous avez tiré dessus ? » Comme un gamin devant un prof : « C'est pas ce que j'ai dit, le flic il a mal compris ». « On ne dit pas le flic, de mon collègue, on dit le lieutenant ou l'inspecteur ». Comme un prof en colère elle se mit à le tutoyer, elle se surveillait pourtant, là l'instinct était utile.

« Il t'a rien demandé et tu as raconté, je l'appelle, « disis » ce que t'as à dire ! »

Le rappelez pas madame, j'ai pas tiré sur Cassagnard, c'est lui qui m'avait demandé de lui tirer dessus, j'ai refusé le fric.

« J'appelle le lieutenant, calmos, raconte, je ne veux pas t'enfoncer, dans ma famille aussi il y a des Bensaïd. Tirer sur un notable c'est grave ! »

« C'est lui, il m'a donné le pistolet ! » « On va vérifier. On tape et tu signes et puis je l'appelle, tu sais ce que ça veut dire confronter ? »

« Oui Commissaire, je sais ».

« C'est mettre ensemble et interroger les deux ».

« Bien, on vous confronte. T'as rien d'autre à dire, parce que la parole de Bensaïd et celle d'un ancien commissaire, c'est pas le même poids ».

« Si Madame, même qu'il m'a donné 500 euros, dans une enveloppe marron, elle est dans la

petite chambre, chez mon frère dans le tiroir d'une table en pin où mon frère me donne des cours de maths... et de droit».

« De droit ! Tu vas en avoir besoin Moshé ! ».

« Maurice Madame... ».

« On a vérifié, ton nom c'est Moshé Bensaïd».

« Oui M'dame, mais on m'appelle Maurice...

Sur l'enveloppe y a peut-être les empreintes de Monsieur Cassagnard».

« Tu vois trop de télé, même si c'était vrai, il est pas con, un ancien flic, Cassagnard ».

« Si t'as touché, t'as tiré... pourquoi ? »

Oui il était assez con Cassagnard ! Il y avait ses empreintes sur l'enveloppe... et celle de Labadie.

En plus, c'était un faux billet.

Moshé Bensaïd était en garde à vue. Ils étaient cinq dans un bureau avec une seule grande table tréteau. Cassagnard était venu de sa pleine volonté avec deux avocats. C'est Strauss Kahn en personne qui après avoir eu le Procureur général les avait envoyés, il y avait le Procureur et la commissaire Sabrina Lathawi.

On faisait le point, c'était officieux mais il était difficile de faire autrement. C'était une réunion pour préparer ensemble la communication. L'enquête et ce qu'on en ferait on verrait l'an prochain.

Le juge d'instruction et la substitut du Proc étaient eux dans la grande fête de la consommation. *Carrefour*, *Auchan* et autres *Cora* regorgeraient de lumière. Quelques voitures cette nuit allaient brûler.

Dans des logements chargés des vieux objets de toute leur vie quelques vieux cherchaient des excuses à leurs enfants qui n'avaient pas donné signes de vie, ou disaient être retenus sans pouvoir venir ou les inviter.

De pauvres gamins de vingt ans, enfants perdus et désespérés erraient dans la grande ville, et renonceraient à poursuivre le cours d'une vie sans espoir dans un monde désespéré. Les boîtes de nuit seraient pleines. Plus heureux, en famille, d'autres oublieraient le chômage, les traites, le vacarme télévisuel du Titanic. Quelques-uns afficheraient dans leur bureau le cours du CAC quarante. La routine misérable sans crainte d'une Apocalypse prochaine !

Autour d'une table, des humanistes petits-bourgeois supputaient la construction politique d'un monde meilleur qui les laisserait en place. Trois ou quatre SDF mourraient de froid en s'endormant dans une torpeur libératrice.

Un gentleman agreement était passé : police et justice feraient dans la discrétion. Cassagnard déclarerait à l'Agence France Presse : « Afin d'avoir accès au dossier, je répondrai aux enquêteurs en tant que témoin assisté ». Il s'engageait à apporter ses réponses sincères à toute demande de la police et de la justice. Si les hiérarchies semblaient satisfaites d'avoir évité les bavures médiatiques et les vagues de l'opinion publique, il se félicitait du délai ainsi donné, le juge d'instruction était frustré, la substitut du proc Rebecca et la commissaire

Sabrina dans un resto chinois se posaient la question : « Comment mettre au grand jour cette histoire de fausse monnaie, l'assassinat de Rose Cassagnard et l'étrange péripétie de l'agression au pistolet à grenaille Les faits étaient prouvés Cassagnard qui avait rencontré chez Rose le jeune voisin Moishé, connaissait son état de demi-sel, quart délinquant, un soir dans un café l'avait revu, avait monté cette supercherie digne de l'attentat de l'observatoire contre Mitterrand, n'est pas Mitterrand qui veut, d'ailleurs dans les deux cas c'était foireux.

Rébecca avait connu un jeune journaliste localier il y a dix ans, ils avaient passé quelques nuits ensemble, puis étaient partis amis chacun de leur côté. Il était engagé, écrivait dans *Politis* et tenait une rubrique gourmande dans quelques revues. Il vivait aussi de discours pour deux ou trois politiciens fauxsocialistes de Province. Elle le croisait parfois à la bibliothèque d'Evry et avait son E mail. Elle lui adressa le message suivant : « Viens me voir à la maison. Téléphone avant. C'est le plus discret ». Elle est en manque d'amour, se dit-il.

Elle lui donna la piste des faux billets et les étrangetés du dépérissement des enquêtes. Il était venu élégant et décontracté se faisant des illusions, elle voulait de la discrétion... Lui ?! Il se souvenait de l'avoir emmené à Bruage, avoir trouvé un petit hôtel pension de famille, il en restait encore, ils avaient fait le tour de l'ancien port au milieu des terres, des remparts, l'église à la gloire de Cuvelier de la Salle aventurier du Canada, ils étaient rentrés,

il n'avait plus qu'épisodiquement entendu parler d'elle.

C'était un de ces souvenirs que l'on garde pour soi avec tendresse.

*Politis* passa un entrefilet sur l'étrange endormissement de l'enquête des faux billets de Villefranche, Auch, et autres lieux.

Il aurait fallu un journaliste d'investigation, de l'argent pour enquêter, cela en resta là.

Cassagnard prit le TGV qui arrivait à 15 h 20 à Agen. Anne Marie était là, solide, aimante, confiante en lui. Ils prirent la route de Villefranche.

Une fois dans la maison de ses parents qu'il «louait» à Anne Marie, il se sentit pour la première fois vivre à deux. C'était un couple. Au cours de ses deux années, elle avait pris de la dimension. La petite employée d'il y a vingt ans était devenue son égale. Il se promit s'il se sortait de ces accusations, de l'épouser. Il le lui dit, elle ne le crut pas, les longues années passées alors qu'il était son patron lui avait donné la limite de ses engagements.

Elle l'aimait. Elle se posa la question « qu'est ce qu'aimer ? » Elle ne savait pas. On reconnaît avoir aimé, le jour ou les multiples liens ont disparus dans l'usure ou la détresse.

Lorsqu'il entra au Café de France, c'était l'heure de l'apéro. Personne ne détourna la tête. On lui dit bonjour d'un sourire, personne ne l'appelait à s'asseoir, pas de «Cassagnard, viens avec nous». Pas de «Alors Cassa t'es rentré », personne ne vint à sa table. Il prit son whisky seul. Sernin, l'« Alternatif »

sortait avec Allan l'organisateur de l'asso de chômeurs. Il lui tapa sur l'épaule « Content de te revoir ».

Il n'était pas coupable, il le savait, les autres aussi le pensaient.

La possibilité, l'infime possibilité, le seul fait qu'il soit mêlé faisaient passer un voile de culpabilité.

Il avait été flic trente cinq ans, il découvrait seulement aujourd'hui que la justice dans ses soupçons salit toujours. Que dire de la police ! Il devenait un Homme. Pour être un Homme, il faut avoir pris des coups. Il avait été un technicien, un administrateur, un ordonnateur de la police. Il pensait à ces jeunes magistrats de vingt cinq ans sortis du cocon de la classe moyenne. Que savaient-ils pour juger ? Ils arbitraient entre la protection de la société et la défense de l'inculpé, administrativement. Que savaient-ils du peuple, des tripes et des passions ! Il se promit d'être attentif à ce qu'il voterait et pas seulement obéissant aux décisions du parti comme il l'avait été. Aux ordres et à l'obligation de plaire à ses supérieurs, ce serait fini. Tout ce tissu autour de lui n'avait que crainte des éclaboussures.

## Chapitre 12

Le 1 janvier une jeune femme fut assassinée à Evry, dans un petit immeuble. Le 2 janvier une autre avec la même arme, celle qui avait tué Rose Cassagnard.

Un simple flic, Vanberg, rentrant chez lui croisa dans l'escalier un grand blond à l'aspect militaire, le visage balafré, saignant « Vous êtes blessé ? ». L'autre le bouscula, voulut s'enfuir, il le saisit par le manteau, le grand blond vacilla tomba dans l'escalier puis se releva s'enfuit à pied en courant. Un voisin venant prêter main forte l'aperçut. Le voisin avait entendu des cris, puis un coup de feu, était sorti dans le couloir alors que le reste de l'immeuble se terrait. Une porte était ouverte au second. Ils entrèrent et trouvèrent morte, une femme tenant un couteau de cuisine. L'agent de police avertit le commissariat, des barrages furent mis en place, des appels lancés à tous les policiers d'Evry. Une heure plus tard, l'homme qui avait reçu un coup de couteau fut retrouvé évanoui sous un abribus. Une grande affiche appelait au voyage : « Pour vivre, partez. Prix promotionnels sur l'Egypte ».

La femme s'était défendue, le grand blond n'avait pas volé, il n'avait pas violé, il l'avait attaqué, elle s'était défendue, l'avait blessé. C'était ce que



déduisait la Police. Dans la demi-heure, à l'hôpital où il avait été conduit, il avouait ou plutôt, il racontait, il était dément, il poursuivait, on ne sait quelle femme qu'il avait déjà tuée. C'était un ancien militaire, il avait fait la première guerre d'Irak, depuis il allait régulièrement dans un service psychiatrique de jour, il ne prenait plus ses médicaments depuis un mois, les fêtes de Noël, le froid, le bruit, la foule, les haut-parleurs plein de musique et de pub, tout l'avait fait sombrer. Dès qu'il fut soigné de ses blessures à la face, on l'évacua sur l'hôpital psychiatrique. Les recoupements faciles et trois témoignages suffirent à résoudre l'assassinat de Rose Cassagnard.

La presse en fit deux colonnes, la presse locale à Auch appuya sur l'innocence bafouée de Cassagnard. Il était la victime d'une erreur judiciaire. Au Café de France à onze heures, tous ceux qui l'ignoraient discrètement le félicitèrent. Personne ne l'avait soupçonné. Il avait été digne. Tous avaient oublié qu'en désespoir de cause, il avait monté ce faux attentat, s'était fait tirer dessus pour avoir l'air d'être l'innocent qu'il était.

Les hiérarchies, justice et police conseillèrent la fin du dossier. Rébecca Lowenstein et Sabrina Lathawi n'eurent plus qu'à étouffer l'attentat contre Cassagnard. Il aurait pu relever de l'outrage à la magistrature et le tireur Moishé Bensaïd à une inculpation pour coups et blessures sans avoir l'intention de donner la mort. Mais il fallait tout oublier, le package complet.

Rébecca et Sabrina devant un plateau de fruits de mer au Terminus Nord à Paris en devisaient : « Il faudrait pourtant lui foutre la frousse, même officieusement à ce petit con de Moishé ! Il faut lui enlever le goût des conneries ».

Rébecca se rendit chez les Bensaïd. C'est le grand frère qui la fit asseoir, celui qui était attaché de préfecture.

« Il a de la chance votre frère. On en a parlé, il faut qu'il reprenne ses études, j'ai plaidé sa cause, mais si ça ne se passe pas bien... attention... et moi je perds la face ».

Elle ne disait pas qu'elle avait avalé une couleuvre à ne pas le poursuivre pour le faux attentat. Elle pensait à quelque chose malheur est bon, on épargnera le jeune. Elle voulait faire passer cela sous l'habillage d'un passe-droit qu'elle aurait négocié. Le frère aîné mettait cela sur le fait qu'elle devait être une juive eskenaze, il avançait maladroitement sa judaïde sépharade, ma famille est de Constantine, mon arrière-grand-père était un sage Kabbaliste, Elie Chemla, même les musulmans vénèrent son tombeau.

Rébecca elle aurait fait la même chose pour tout gosse de banlieue, arabe, juif, blondinet des quartiers ouvriers industriels de Flandre, minot de Marseille, si cela avait pu arrêter une course vers la délinquance. Ils firent entrer Moishé. Rébecca lui dit : « Ton frère a obtenu qu'on oublie, c'était très grave, tout repart si tu déconnes ! »

La mère cogna à la porte de la salle à manger. « Entre maman. Notre mère, mon père est

en déplacement ». Elle apportait du thé avec des petits gâteaux au miel. Elle avait entendu, les cloisons étaient mince « Vas dans ta chambre Moishé ». Il monta la tête basse, elle referma la porte, elle embrassa la main de Rébecca. Rébecca était gênée. Le thé bu, le silence s'établit. « Je vais m'en aller. Au revoir ».

« Merci, ma maison est la votre, il ne fera plus de bêtises, Merci ». Elle raccompagna Rébecca jusqu'à la porte et ne put s'empêcher de lui dire Shalom, shalom, suivi de bénédictions en hébreu que Rébecca ne comprit pas. Une fois dans sa voiture, là, seule, elle essuya ses yeux : « Pour un futur proc, qu'est ce que je suis conne ».

Les histoires annexes de faux billets retombaient dans l'obscurité d'où personne ne voulait qu'elles sortent. Cassagnard était reconnaissant à Anne Marie de l'avoir soutenu. Le fils d'Anne Marie vint passer un week-end à la maison, la maison où logeait Anne Marie était devenue la sienne. Il pensait : « dans le malheur j'ai de la veine ». L'assassinat de Rose par ce fou rend claire ma vie. « L'avenir est devant moi. Un jour je serais ministre ».

Cassagnard avait repris ses habitudes de l'apéro au Café de France. Après ces semaines de trouble, il avait retrouvé tous ses amis, ses relations, ses connaissances, ses camarades, ses partenaires. Il voyait tout d'un autre œil : « Si j'avais été coupable, qui m'aurait laissé un peu d'amitié ? Si j'avais été en

fuite à quelle porte aurais-je pu frapper ? » Dans cette période, Anne Marie sa compagne, sa maîtresse méprisée durant vingt ans, réceptacle commode à sperme, entre deux portes ou à domicile, à peine entretenue, elle seule l'avait aimé. Oui ! Il l'épouserait. Il attendrait un peu. Il n'était pourtant pas encore passé de son machisme, de sa supériorité masculine à l'égalité, il l'épouserait non comme une égale, mais comme l'on récompense la fidélité et l'allégeance.

Il avait de la sympathie aussi pour les seuls qui dans ce Café de France l'avait salué d'un sourire et d'un mot lorsqu'il était soupçonné de meurtre, Sernin, le militant gauchard alternatif et Allan Poe le responsable de « AC villefranche contre le chômage ». Cassagnard lui dit : « Merci de ne m'avoir pas tourné le dos ». L'autre lui répondit : « Je suis comme Federico Garcia Lorca, je suis du côté de ceux qui souffrent, mais maintenant que vous êtes à nouveau le fauxscialistes, j'ai plutôt du mépris ! »

« Qu'il est peu de fraternité dans ce monde ». Il réfléchissait, se demandait si membre d'une classe plus populaire, il aurait eu plus d'amis. Il jouait maintenant le jeu avec lucidité, reprenait les vieilles phrases, « Salut, bonjour, comment va ta femme, comment vont tes enfants ? Tu n'as pas ton chien aujourd'hui ? Tu as vu Sarko à la télé hier soir ? Que vont faire les cocos ? Il fait froid aujourd'hui ! Je retourne à Paris demain » et la vie s'écoulait à nouveau. Il n'avait pas de haine, pas de mépris, il savait.

Au parti socialiste c'était unanime, son malheur lui apportait des appuis. Durant l'instruction des ambitions s'étaient éveillées, elles s'assoupissaient à nouveau. Il fallait les faire oublier.

Depuis sa renaissance Cassagnard avait décidé de s'en foutre. Il serait un maire de convictions et non de stratégies. Il y avait un frein à cela, il n'avait pas beaucoup de convictions.

Il repensa à son père qui avait fait la guerre d'Espagne, à la Brigade Durruti, il se mit à lire et réfléchir. Il acheta *Le Monde*, il décida de se mettre «à l'informatique». Il en avait toujours eu peur et toujours avait eu une secrétaire : « Va me chercher... s'il y a.... » ou : «Tout ce qui se dit sur...».

C'est Sernin, avec qui il prenait parfois un «galopin», au Café de France quand il était à Villefranche, qui le décida.

« C'est comme les bagnoles, les mecs te parlent de double arbre à cames en tête, de 16 soupapes, de suspension et d'ABS... ce qu'il suffit de savoir : c'est se mettre au volant et conduire. Tu as tous ces vieux singes qui se frappent la poitrine en disant : « Moi Tarzan, gros informaticien », emploie un jargon de borborygmes, pour épater la galerie, ne sait que conduire la bécane, dès qu'une panne est là je fais venir le service maintenance, je donne au dépanneur mon diagnostic, je le compare avec le dépanneur précédent qui le remettait en route mais avait démérité pour une raison obscure ».

Sernin était parti ! Il parlait aussi « des utilisateurs qui se retrouvaient en régression, devant l'écran, loin de leurs obligations comme le fœtus dans le ventre de sa mère... et puis ceux qui cherchent des logiciels professionnels complexes, pour résoudre des problèmes simples, comme ces mecs qui pour aller au marché acheter deux poireaux et six carottes emploient une Ferrari alors que la limitation de vitesse est 50... T'emmerde pas c'est simple, un simple miroir à frustration.... ».

Cassagnard avait compris, il se ferait expliquer par Anne Marie et c'est ainsi que Cassagnard s'ouvrit à l'ordinateur. Ce fut une révolution d'autonomie pour lui.

Chaque fois il appréciait le bon sens, le savoir, la culture, la simplicité de Sernin, et perplexe se demandait : « Comment Sernin n'a fait que 1,91% aux législatives, sous les couleurs des Alternatifs ? »

Cassagnard réalisa que c'est l'emballage que l'on élit pas la marchandise ! Des grands bourgeois, il en avait peut être rencontré, mais ça passait trop haut. Quant à Sernin, dans sa simplicité paysanne c'était un aristocrate, il était propre.

## Chapitre 13

Le Gers est gascon. Durant la Résistance, des Gersois, des Gascons se sont révélés déterminés, mêlés aux Espagnols Républicains pour encadrer les maquis et faire du renseignement.

Les parents de Sernin étaient de ceux là. Le Gers est un lieu de passage et une terre de douceurs, sa population est souvent attentiste, prudente, négociatrice. Comme les Normands ? Non, non, les Gersois en plus ont le verbe, les grands principes, les grands discours, la critique et la rumeur ! Ils ont l'intelligence mais pas la rudesse des Pyrénéens des vallées.

Vieille terre romane, vieille terre romaine, terre civilisée !

Le prudent Cassagnard ne se reconnaissait pas.

Allan Poe le moteur d'AC, était devant la Préfecture d'Auch.

Allan lui dit, « Viens, fait partie de la délégation ». Ils furent reçus par le chef de Cabinet. Allan répéta ses demandes de règlement de dossiers individuels. Le chef de Cabinet s'étonnait que le PS appuie tant les précaires. Allait-il y avoir un virage ?

Le journaliste présent de *La Dépêche* posa la question à Cassagnard qui répondit : « Je fais ce que je crois devoir faire, je ne cherche pas des voix ».

Le journaliste lui répondit : « Vous avez bien changé ! » et c'est là que Cassagnard comprit qu'il avait changé.

Il décida de poursuivre le changement ! De récompenser sa compagne Anne Marie en l'épousant ! Sa femme était morte depuis peu, mais tout le monde savait qu'il ne vivait plus avec elle. Alors qu'importaient les délais !

Il s'en fut voir Laguzan, le maire d'un village Bordeneuve en Lomagne, fauxsocialiste comme lui et lui expliqua ce qu'il voulait. Pratiquement publier les bans discrètement. Dans un coin du tableau. Il avait les différents papiers nécessaires et le 12 février, il viendrait avec Anne Marie, lui dirait « Nous allons à un mariage et ainsi offrir l'alliance à la plus grande surprise de l'épousée, qui le matin même n'aurait pas su qu'elle se marierait. Oui, il y avait un faux en écriture publique. Il signait pour elle. Mais quelle joie pour Anne Marie, quel cadeau !

Elle se disait, sans savoir ce qu'il tramait « J'étais devenue quelqu'un près de lui. Il n'était plus un commissaire qui me semblait tout puissant, je m'étais rapprochée de lui, je m'étais mise à penser, à me respecter moi-même, à comprendre que le commissaire qu'il avait été, avait plus de pouvoirs que le Maire qu'il était devenu. De femme de service j'étais devenue employée au commissariat, d'employée, j'étais devenue sa collaboratrice politique. Sa femme était morte, il avait été accusé de meurtre et voici qu'il se mettait à comprendre les gens. Faut prendre des coups pour évoluer ! »



Justement, tandis que Cassagnard signalait à la place de sa compagne, celle-ci racontait au téléphone à une de ses copines d'enfance qu'elle vivait enfin avec son amant... Tu sais c'est pas un cadeau... mais c'est le mien.

La presse rendit largement compte de la manifestation des précaires et ne vit en la présence de Cassagnard qu'un calcul stratégique : « Il voulait doubler les communistes sur leur gauche, s'allier aux Alternatifs qui soutenaient les précaires et casser la gauche Emmanuelliste du parti ».

Il rentra tard à la maison, il n'avait pas faim. Il se traîna devant un match de foot à la télé et rejoignit Anne Marie qui s'était couchée et lisait le dernier numéro de *Femmes actuelles* : « Comment être belle pour son mari à cinquante ans ? »

Il entra dans le lit, et s'approcha, symboliquement eut quelques prolégomènes, lui caressa le sein droit alors qu'il était couché sur le côté contre son dos, puis la retourna et passa au principal »l'entrisme ». Mais là, il ne pouvait plus, elle lui dit «c'est rien, je t'aime ! ». Il était vexé comme un poux, redescendit de la chambre qui était au premier et se fit une tartine de foie gras, s'étala sur le canapé face à la télé et c'est là qu'elle le retrouva endormi au petit matin. Elle lui caressa les cheveux qu'il avait rares et, attendrie, lui dit : « Mon gros nounours ». Il se réveilla : « Non ! il n'était pas son gros nounours, il était Monsieur le Maire ! »

C'était la réunion de section à Villefranche. Le local une maison ancienne en terre crue avait été léguée à la Section française de l'Internationale Ouvrière (SFIO) en 1938 par un militant, célibataire, sans descendant, postier, qui attendait des jours meilleurs. Syndicaliste à la CGT, franc-maçon à l' « Auguste Amitié », une Loge voisine, sa vie avait été l'espoir : « Allons au-devant de la vie allons au-devant du matin, il va vers le soleil levant notre pays ! ». Plus idéaliste que cohérent. Il aurait été communiste si l'interdiction en 1920 de la double appartenance, Parti communiste Franc-maçonnerie, ne l'avait rejeté à la SFIO. Il avait flirté avec les amis de Marceau Pivert et de Fred Zeller à gauche de la gauche de la SFIO, accusés de trotskisme (Zeller avait été secrétaire de Léon six mois durant).

Ce militant était mort en 38 après Munich, désespéré laissant cette mesure de centre ville qui n'avait jamais été repeinte depuis.

La bâtisse en avait vu des socialistes, (bien que réquisitionnée par Vichy), les socialistes ralliés au Maréchal et ceux qui s'engagèrent en 40 derrière de Gaulle, en 41 dans un mouvement de résistance et de renseignement proche des Anglais, en 43 pour encadrer les maquis et en août 44 pour être du côté du manche ou simplement parce qu'ils étaient lents à comprendre.

La bâtisse les avait revus dans ses murs, ceux des espoirs de la Libération, ceux du Front National, pas la merde à Le Pen, le vrai, le Front National des Résistants, elle en avait vu avec la troisième force,

l'alliance avec les culs bénis du MRP, elle en avait vu la bâtisse avec le contingent en Algérie, le ralliement de Mollet au de Gaulle de « Je vous ai compris », la longue brume de Pompidou, la pesanteur de Giscard et enfin le Printemps de Mitterrand en 81. Et toujours des sincères et d'autres sincères qui voulaient des plumes au cul.

Plumer la volaille communiste était un des buts de Tonton et quand la volaille fut plumée, il n'y avait plus de Gauche. Après le Printemps, ce fut l'automne dès 1983, les feuilles mortes de l'espoir pourrissant en tas, la réélection, la fin de règne de celui qui entre Jaurès et Mazarin aurait voulu être Mazarin. Ne laissera-t-il dans l'Histoire que le souvenir du paillason et du retour du capitalisme féroce ?

En ce 1 février, à la réunion de section, ils étaient douze. Le secrétaire, Toulès avait 75 ans, ne dételait pas. Il avait été manoeuvre et s'était fait tout seul, syndicaliste FO (Faut pas être trop brutal), conseiller municipal au logement à Villefranche, en fait adjoint au clientélisme, «rien sans rien », la stratégie primait l'idéal sinon l'idéologie. Il menait sa section avec autorité. Il s'était fait tout seul, il ne savait pas qu'il s'était raté. C'était un vieux cheval de retour, mais pas de vétérinaire en face pour le piquer.

Tout de suite il attaqua Cassagnard :

« Que foutais-tu avec les gauchistes, les fainéants, nous on défend les travailleurs, pas les chômeurs ! Ils y sont pour quelque chose ».

Les participants étaient attentistes. Pourquoi Toulès attaqua-t-il? Il était pas con. Cassagnard répondit qu'il faisait ce qui lui semblait bon, qu'il fallait être à gauche pour battre la droite.

Il n'y eut pas de votes et après avoir parlé de la participation du PS à la fête des écoles on se sépara. Les militants se demandaient quelles stratégies leurs deux leaders avaient.

Toulès voulait-il éviter Cassagnard aux prochaines législatives ou négocier une place au Sénat? En fait Cassagnard et Toulès s'irritaient mutuellement.

C'étaient des (petites) « grandes manœuvres ». Il y avait bien les courants, mais tel ou tel militant, telle ou telle section lors du choix du candidat à la Présidence de la République ne voteraient pas obligatoirement pour celui de son courant, les petites ambitions et inimitiés locales perturbant les décisions.

Alors... On verrait bien on synthétiserait après! « Sainte Ethique que tu es loin des synthèses! » disait Sernin l'alternatif.

## Chapitre 14

Samedi 4 Cassagnard et Anne Marie allèrent à Paris chez Torrente, il lui fit choisir un tailleur habillé. Elle n'en revint pas. Il n'était pas particulièrement généreux. Lors d'un de ses anniversaires il lui avait offert un diamant, du moins le crut-elle longtemps, l'écrin était très beau. La monture en or avait étonnement blanchi, elle était allée chez le bijoutier, rue d'Alsace à Toulouse, pour s'étonner et demander ce que l'on pouvait faire. Devant son insistance, le bijoutier lui répondit que cela ne valait pas la peine, pour un simple Zircon, de changer la monture en vermeil en une monture en or.

Elle s'étonna de la beauté de l'écrin qui allait avec. Le bijoutier lui avoua que certains clients mettent aussi cher dans l'écrin que dans le bijoux... Il n'eut pas la cruauté d'ajouter pourquoi ! Il constatait, il comprenait la supercherie de certains amants et maris !

Alors là Torrente ! Elle pensait « Je suis sur le cul, où veut-il me mener qu'il me veuille aussi chic ? »

Le 12, ils étaient à Villefranche, Cassagnard lui dit : « Mets ton tailleur de chez Torrente, je t'ai pris rendez-vous à 9h chez ta coiffeuse, habille-toi ».

« Tu ne veux vraiment pas me dire où nous allons ? »

« Chérie, c'est une surprise ! ». Elle n'avait pas l'habitude d'être appelée Chérie. « Dis-le-moi ? » « Fais-toi belle ».

Elle sortait de chez la coiffeuse, elle croisa Sernin.

« Bonjour, Monsieur Sernin ». Il la tutoyait, mais elle ne pouvait toujours pas lui rendre la pareille. Il était bien plus vieux qu'elle et elle n'était pas offusquée de ce tutoiement.

« Tu es bien belle, pour le mariage ! »

« C'est un mariage ? »

« Tu crois, cachottière ! » Il ne pouvait pas penser qu'elle allait à son propre mariage sans le savoir !

« A tout à l'heure ! »

« Qui se marie ? »

« Ça va ta plaisanterie ! Je ne suis pas gâteau ».

Cassagnard était devant la maison, il avait loué une Thunderbird de collection, elle était toute parée de fleurs.

« Monte nous allons être en retard ».

« Qui se marie ? »

« Tu le verras ! »

La mairie de Bordeneuve en Lomagne est située face à une petite église romane du 13<sup>ème</sup> siècle. C'est une mairie école comme il y en eut tant de construites au dix-neuvième siècle.

Devant la grille une douzaine de personnes, le fils d'Anne Marie, Sernin, un député socialiste du département et sa femme.

Elle descendit de la Thunderbird : « Chérie, c'est toi que j'épouse, c'est mon premier mariage d'amour ». Il sortit l'écrin des deux alliances.

Elle fut éperdue de bonheur, ne se posa que plus tard l'extrême improbabilité de la situation, se demanda si elle rêvait, se le demanda vraiment. Une vague éperdue de joie et de reconnaissance la submergea. Ils entrèrent dans la Mairie, entrèrent dans la salle du conseil où se déroulaient les mariages. Elle vit son amie d'enfance que Cassagnard avait choisie comme témoin. Cassagnard avait choisi pour lui Sernin, qu'il méprisait, il y a trois mois. Il n'y avait pas la presse.

Un musicien était au piano pour jouer la « Marche nuptiale ».

Le Maire lut les articles de lois.

Il les déclara unis par les liens du mariage, fit un petit discours aussi faux qu'applaudi. Elle entendit comme sur un nuage.

Le repas se passa dans une auberge gasconne, avec un menu gascon, foie gras mi-cuit, Pacherenc, magret salade, fromages basques, Madiran, feuilleté aux pommes, Champagne au dessert, café, armagnac de la Ténarèze. Histoires plus lourdes que légères, félicitations.

Enfin, vers six heures, les invités s'en allèrent. Un taxi vint chercher les nouveaux mariés qui prirent le TGV à Agen pour Paris.

Sernin ramena la Thunderbird au loueur de voitures.

« Comment as-tu fait ? Je n'ai pas signé pour les bans ? »

« Un petit faux ! Ce n'est pas toi qui me dénonceras ? »

Elle se serra contre lui ! Il avait encore du chemin à faire.

Elle était allongée devant la maison que Cassagnard avait achetée à Villefranche, fin mars. Elle était à rêvasser au temps où il la prenait dans un coin du bureau, comme Clinton une Lewisky, subrepticement et qu'elle le suivait dans le brouillard comme un animal domestique, quand le bruit de la grille s'ouvrant, elle s'éveilla de ses réflexions. Le jeune arriva dans le jardin « Il n'est pas là tonton ».

Cassagnard l'avait fait élever égoïstement au loin en pension. Dans la région toulousaine, la femme du père ou le mari de la mère s'appellent parfois, tata ou tonton, c'est plus facile à vivre. Leur père flic alcoolique s'en était désintéressé, puis remarié était mort.

Cassagnard s'était plus attaché au garçon, laissant entendre qu'il était de lui mais ne s'illusionnant pas. Il était frustré de n'avoir pas eu d'enfants.

« Alors ce CPE ? » dit Anne Marie.

« Maman, ce n'est pas le CPE qui est important, ils ne l'appliqueront pas, c'est ce qu'il sous-tend ! La vraie question est : « Que produire, pour qui le produire, comment le produire ? »

A une table de libraire lors d'une réunion contre le CPE il avait acheté « Mémoires d'un Rouge » de Howard Fast et ce week-end, il



découvrait pour une gauche américaine, ce qu'est un militant.

Anne Marie se disait : « Qu'est ce qu'il est bien ! Mon fils ! Il faut que les propriétés reviennent à mes enfants à notre mort ».

Le portable sonna, c'était Cassagnard, il lui disait : « Anne Marie, je t'aime ». Il se ramollit pensa-t-elle ! En vingt ans je ne l'ai jamais entendu me le dire et moi j'étais assez conne pour être sa chose. Elle en avait honte.

Dimanche, il était là, il considérait les palinodies de la droite face au contrat de première embauche comme de la politicaillerie, des rivalités de chefs et de vassaux, des choix idéologiques religieux des tenants du libéralisme, Saint libéralisme, libéralisme messianique, messie, messie ! Il fallut que Anne Marie qui maintenant lui parlait d'égale à égale lui dise : « Tu les as pas vus tes socialistes qui s'étonnent de la méthode plus que de la forme ! »

Non, il ne les a pas vus, mais à vrai dire, elle n'avait pas tort Anne Marie ! Elle fut vulgaire, volontairement : « Les socialos c'est le libéralisme plus la vaseline ! »

« Regarde-moi, je suis comme ça ? »

« Tu l'étais, ça t'a fait du bien d'avoir des emmerdes ! Tu es devenu humain...».

Murafiole le secrétaire fédéral du PS se serait vu facilement député. On est l'Isnogoud qu'on peut. Il parlait des trois circonscriptions devant deux de ses affidés : « Cassagnard ce n'est pas un mauvais, ce n'est pas un bon non plus, c'est un ami, c'est pour cela justement... Il peut faire du tort au parti... Il a été innocenté à la mort de sa femme... Les gens sont cons... ça laisse des traces. Et puis on est élu avec le Centre aussi chez nous, il était bien pour ça... mais qu'est ce qu'il a été foutre avec ces gauchistes du CPE dans les manifestations... Il pouvait approuver en restant loin... C'est sa Pute, maintenant qu'il l'a épousée elle le pousse à gauche... irresponsable... C'est en juin qu'on décide du candidat. Faut poser le problème. »

Cassagnard avait décidé de se comporter en vrai candidat représentant du Peuple, pas en futur député godillot comme les quelques centaines d'autres. C'est dangereux ! En cas de révolution quand la bourgeoisie reprend le pouvoir, ça finit mal.

Un des auditeurs de Murafiole après deux pastis et un armagnac gueulait dans le petit local du PS à Villefranche : « La guillotine ! la guillotine ! ». Sur l'air des lampions !

C'est Anne Marie qui lui parla de cette rumeur, sur l'oreiller, mais ses envies sexagénaires le poussaient ce soir là à lui caresser les seins, et à s'endormir enlacé comme s'il était un jeune marié, pas à faire plus, on vieillit ! Au matin devant sa glace il réalisa qu'on tenterait de lui prendre la place. Le maquignon revint : « Ma retraite de commissaire

seule...Je suis habitué maintenant aux indemnités.... Mais ils voudraient ma peau, ces cons ! Il se promit de faire une bonne campagne, clientéliste certes mais sincère aussi et de se faire élire à gauche, c'était dans l'air un bon plan.

L'après-midi, à Auch, il se fit raccrocher par un communiste de l'espèce antédiluvienne, qui avait épousé une cubaine de trente ans plus jeune que lui et la laissait vivre à Cuba «Au moins, là-bas y a pas Sarkozy, c'est le peuple au pouvoir ». Il lui offrit un café, l'autre ne voulait pas être acheté par un député socialiste il refusa et ils parlèrent dix minutes devant la Mairie.

Anne Marie tricotait dans son jardin : « Il faut que je le garde, maintenant je ne suis que sa femme, il peut être tenté ailleurs », il changeait. Elle qui fut si soumise le prenait en main !

Tous ceux qui auraient voulu être député, tous ceux qui avaient des rancunes, tous ceux qui faisaient allégeance à tel ou tel murmuraient. Il ne suffit pas de devenir député, il faut le rester par la conjonction de l'image bourgeoise, du parlé bourgeois, des réseaux de petits services et de ne pas démeriter en donnant l'impression d'une faille.

Murafiole le secrétaire fédéral aurait voulu sauter d'un degré. A ses très proches il ne se cachait pas : « Educ spé, je me fais 1500 euros, député je me ferais bien plus, adjoint au maire, en plus ! Je te laisserai le Conseil général ».

Tous ceux à qui il promettait son poste de conseiller général étaient prêts à le soutenir, bientôt un slogan circulait : «Il faut déglinguer

Cassagnard » et remontait de pair cette vieille histoire de fausse monnaie dont il avait été victime avec bien sûr l'inculpation lors de l'assassinat de sa première femme, on oubliait le non-lieu.

A la réunion de la section début avril, il fut mis en question, un texte signé de lui avait sous forme de tribune libre paru dans *Gavr'Auch*, le journal des Alternatifs qui, sur Villefranche aux cantonales faisaient deux fois le score des communistes. Il n'y avait pas à pavoiser, deux fois pas grand-chose, c'est pas une victoire ! Les communistes auraient un candidat aux législatives, mais au deuxième tour, ils voteraient qui on leur dirait, sauf Cassagnard ! Donner du pain aux gauchards, c'était un crime contre le Peuple ! Les fauxsocialistes avaient des alliés fidèles !

Pour la première fois, dans sa propre section, il subit un vote de défiance. Quand il rentra à la maison Anne Marie lui dit : « C'est difficile de sortir du moule. Il approuva. Elle avait éclos comme d'une nouvelle naissance, d'un coup, l'arrestation et leur mariage déchirèrent leur ancienne vie. Il avait avancé marchant de ses souliers cloutés sur ce qui le gênait, avec seulement de temps à autre un élan passager de générosité qui tenait de la pulsion plus que de la réflexion. C'était dur d'être un humain !

Anne Marie lui indiqua le repas dans le frigo, elle avait mis la table dans la véranda, elle était invitée à une « Tenue Blanche ouverte » de la loge « Flora Tristan » de Villefranche.

Une tenue ouverte, c'est une réunion destinée aux « Profanes », les profanes ce sont ceux qui n'en sont pas, les goys, les gadgés quoi !

Cassagnard était vexé, il n'avait pas été invité : il n'était pas la cible !

Anne Marie à huit heures trente se rendit à l'adresse du « Temple ». C'est ainsi que les francs-maçons nomment leur lieu de rendez-vous. C'était dans une rue sans caractère de Villefranche, pas trop éloigné du centre ancien. Sur la porte une plaque en cuivre marquée « Association Flora Tristan » : Sous-sol à droite. La résidence était de qualité moyenne, des années soixante dix.

Dans le petit hall d'entrée se tenait une jeune femme qui lui demanda : « C'est pour la réunion Flora Tristan ? » Elle répondit oui et fut dirigée par un escalier de service vers ce qui, à l'origine, devait être un parking. Deux lourdes portes en bois, sculptées de triangles, étaient entrouvertes, elle entra, son amie l'attendait, elles s'approchèrent d'un bar. Une vingtaine de personnes prenaient l'apéritif « Veux-tu un communard ? » Elle accepta, c'était un kir rouge en fait !

Rosemonde lui expliqua que cet endroit se nommait « la salle humide », que la conférence se tenait dans la salle voisine.

Dans la seconde salle, elle reconnut quelques personnes, hommes ou femmes qu'elle connaissait. Elle ne pouvait savoir s'ils étaient francs-maçons ou invités, seules trois portaient un cordon, comme celui d'un maire mais rouge.

Ils étaient déjà installés sur une estrade, l'une face à la salle, les deux autres devant un bureau, à droite et à gauche, à droite un homme, au centre une femme, à gauche une autre femme. Au-dessus de celle qui semblait présider, un œil dans un triangle équilatéral dont la base faisait bien un mètre. Au-dessous étaient écrit : Liberté, Egalité, Fraternité.

Anne Marie qui pourtant avait assisté à bien des réunions était impressionnée.

Après un coup de maillet, un extrait de la flûte enchantée, la femme qui était à gauche prit la parole et tenta d'expliquer ce qu'était la Franc-maçonnerie : Philosophique, philanthropique et progressive.

Elle se référa à la philosophie des Lumières et à la République.

A la fin de la planche, la présidente, à laquelle certains intervenants s'adressaient en lui disant «Vénérable Maître », donna la parole à la salle, scandant ses interventions d'un bizarre «La parole circule ».

Les questions pleuvaient : les affaires ? Mafia ou Fraternité ? Origines ? Si l'orateur fut précis sur les affaires, en parlant de brebis galeuses mais rares, elle expliqua la multiplicité des organisations, elle disait obédiences et faisait porter l'essentiel de l'affairisme sur l'une d'entre elles avec laquelle les autres avaient peu de liens.

Elle parla des luttes pour la République, les Droits de l'homme, de la contraception, des individus membres, en tant qu'individus.

Anne Marie cherchait un lieu de débats, elle était tentée.

Quand elle rentra à la maison, Cassagnard l'interrogea, il était de cette part des socialistes qui voient des complots partout, parmi ses concurrents au sein du Parti.

Murafiole était franc-maçon... ou le laissait dire. Ce n'était pas un exemple de vertu. De plus il cherchait à lui piquer un poste de député ! Il est vrai que Murafiole se servait plus de la Franc-maçonnerie qu'il n'en servait les idéaux : « L'amélioration morale et matérielle de l'Humanité ».

Il laissait entendre qu'il avait telle ou telle information, qu'il ne pouvait dire d'où !

Cassagnard n'était pourtant pas mythomane, seulement magouilleur, menteur, petit.

Il avait tenté d'entrer en maçonnerie il y avait une dizaine d'année, les Loges sont très différentes les unes des autres. Celle sur laquelle il était tombé comprenait six ou sept anarchistes qui s'empressèrent de voter avec des boules noires, un vote contre valant trois votes pour, il fut blackboulé (Pas de flics ! pas de flics, à l'époque il était encore commissaire).

Il aurait pu se représenter six mois plus tard et certainement, en fonction des présents, être accepté, mais vexé, il avait voué un mépris teinté de haine à la Franc-maçonnerie en général et à cette Loge en particulier : « La Loge Bakounine à l'Orient de Villefranche ». Il dissuada Anne Marie de tenter de

s'approcher. Elle était curieuse et pensait que cela lui donnerait de l'assurance face à son mari auquel elle avait été, dans son ignorance, si longuement soumise.

Elle rédigea donc une lettre de candidature qu'elle remit pour suite à donner à son amie Rosemonde.



## Chapitre 15

Ce fut dans *la Dépêche du Midi* que Murafiole le secrétaire fédéral déclara qu'il serait nécessaire qu'il y ait une femme députée dans le département. Tout le monde comprit à demi mot que c'était une façon de déstabiliser Cassagnard, il serait toujours possible une fois écartée, de présenter un homme, Murafiole par exemple. Et les politiques (avec un petit pet), de penser : « il est fort Murafiole ! » « De programme ? à quoi ça sert ? »

Aussi perturbé que lors de son incarcération, Cassagnard ne dormait plus, il se retournait dans le lit. Anne Marie se réveillait, se plaignait : « Dors maintenant ». Devenu délicat depuis qu'il était marié, il quittait la chambre et sur le canapé du rez-de-chaussée, s'endormait enfin devant la télé qui continuait à dégouliner tout le reste de la nuit.

Il hésita à protester dans les journaux, piqua une colère devant les habitués du Café de France. Il prenait l'apéritif au bar avec deux élus municipaux de Villefranche, lorsque Murafiole entra et se dirigea vers lui pour lui serrer la main naturellement. Cassagnard mit sa main derrière le dos et du fond de lui, on ne sait comment montèrent ces mots incroyables : « Connard, je te chie dessus ! ». Le silence se fit dans le café, on aurait entendu voler un ministre !

Murafiole fit celui qui n'avait pas entendu, il serra les mains des deux élus, le brouhaha reprit. Cassagnard paya et sortit. « Je les croyais fauxscialistes ! Ils sont conscialistes ! »

Anne Marie l'attendait pour manger vers une heure, il fut là avant, elle vit à son air qu'il avait un problème, il ne voulut rien dire. Ils se mirent à table, elle avait fait du canard en daube aux pruneaux, elle venait de le servir quand le téléphone sonna, c'était pour elle. « Vous avez fait candidature pour l'association Flora Tristan ? » « Oui ». « Je suis chargée de vous rencontrer, quand pourrions-nous nous voir ».

La femme au bout du fil avait l'air pressée de la rencontrer. Anne Marie ne s'attendait pas à ce que la Franc-maçonnerie réagisse aussi vite à sa demande. Elle fixa une fin d'après-midi au milieu de la semaine suivante. Quand elle revint dans le living room, Cassagnard lui demanda « C'était qui ? »

« Une Franc-maçonne ». Cela était trop, voila qu'Anne Marie lui échappait ! Elle irait chercher le savoir ailleurs que dans ses paroles ! Furieux il se leva sortit, claqua la porte, monta dans son Range Rover et prit la direction d'Auch sans savoir ce qu'il allait y faire, puis il fit demi-tour après quelques kilomètres et rentra comme un bon toutou. Où était le cynique et indifférent aux autres ? Il prit la peine d'acheter des fleurs qu'il choisit lui-même. Il fut bien reçu par Anne Marie inquiète d'avoir froissé le « Seigneur et maître ».

Elle avait desservi la table, il se fit un sandwich au jambon et ouvrit *Sud-Ouest*. Aucune nouvelle

désagréable n'y figurait, la droite se déchirait comme une véritable gauche plurielle, cela le réjouit. Ségolène Royale devait venir dans le département. Il s'interrogea s'il allait faire allégeance. C'était un peu trop tôt.

« Elle était juste bonne pour le moment pour ses gogos la Gogolène ». Content de son mot d'esprit, il partit faire sa sieste.

Il venait de s'abonner à *Alternatives économiques*, il avait lu un petit ouvrage d'économie «pour ceux qui n'y comprennent rien » de Patrick Mignard et il découvrait la réalité et l'imprécision de l'économie, ce sont des thèses, des idéologies diverses. Il avait cru qu'il y avait des règles économiques ! « L'économie, putain cong, ce n'est pas une science ». Il laissa retomber la revue dans la ruelle du lit et s'endormit, bientôt, il ronflait. Le bruit irritait Anne Marie, elle ferma la porte de la chambre. La radio annonçait une baisse du chômage et une manifestation d'une centaine de chômeurs dans les jardins du Conseil général. Il se réveilla la bouche pâteuse vers cinq heures. Le CAC 40 avait monté, il s'enrichissait, devant le Conseil général une douzaine de pas précaires et la centaine de précaires scandaient : « Les seules actions sont dans la rue ».

Mikaël Horvath rangea sa jag devant la maison des Cassagnards, une Jag de collection, une mark 25 rouge comme celle de l'inspecteur Morse dans la série du même nom. Horvath était président de la Ligue des droits de l'Homme à Villefranche après

une carrière d'attaché d'ambassadeur au Turkménistan, puis d'ambassadeur à Oulan Bator, retiré maintenant dans un de ces petits châteaux gascons du 13<sup>ème</sup>, il s'adonnait enfin à ses vrais idéaux, les Droits de l'Homme.

Il descendit avec un jeune garçon noir, sonna. Anne Marie Cassagnard le fit entrer.

Dès les expulsions Sarkozy aux vacances scolaires, Horvath avait choisi l'illégalité légitime, dans la précipitation par la mise à l'abri de jeunes Maliens, Kurdes ou Maghrébins, nés en France ou scolarisés. Sarkozy frappait.

Si les ennuis encourus n'étaient pas la mort comme sous Vichy, les rafles sentaient la nostalgie de cette époque. Il avait téléphoné à Cassagnard sans grand espoir, celui-ci était absent, mais Anne Marie prit la décision, quitte à en assumer l'explication face à son mari. C'était pour quelques jours, et elle ne pensait pas que les Autorités oseraient intervenir chez le maire.

Elle offrit le thé au visiteur, emmena l'enfant déposer son sac dans une chambre. Lorsque Horvath fut reparti, elle tenta de parler avec le gamin intimidé. Elle ne savait que faire, elle lui donna des crayons de couleur et du papier.

C'est alors qu'elle s'inquiéta : que dira Cassagnard, comment lui expliquer, elle se rendit compte qu'elle avait répondu comme dans une pulsion généreuse et irréfléchie. Elle faisait le goûter lorsque le téléphone sonna : « Chéri j'ai pris une initiative.... » « Elle ne peut être que bonne ». Il ne voulait pas se laisser emmerder par des problèmes

ménagers. «Mais c'est important» «C'est à la permanence, c'est politique ? ».

«Non »

«Alors c'est pas grave, je verrai en rentrant vers sept heures, salut» et il raccrocha.

Elle sentit son estomac brûler, une suée la couvrit «Comment lui expliquer ! » Pour calmer ses brûlures elle goûta avec Archie, le gosse s'appelait Archimède en plus... « On m'appelle Archie » avait-il dit !

Elle se bourrait de brioche ! Les minutes passaient et elle souhaitait à la fois que son mari rentre vite et que la crise s'éloigne et tout autant qu'un sursis lui soit accordé.

« Mais que je suis conne ! Que je suis conne ! Lui qui ne veut jamais rien risquer ! »

Il était à Auch pas très pressé de rentrer, il prenait son apéro au Darrolle, la brasserie un peu bourgeoise vers sept heures.

Horvath devait y rencontrer un ami, il le vit au bar, s'approcha et le remercia : « C'est bien, des types comme toi, il en faudrait beaucoup, tu remercieras aussi ta femme ». Cassagnard ne savait pas de quoi Horvath parlait. Des remerciements c'est toujours bon pour un politicien. En prenant la route il était pourtant perplexe.

Quand il entra, il y avait une visite : la Franc-maçonne qui venait rencontrer Anne Marie pour instruire sa demande d'admission.

C'était la fin de l'entretien, les deux femmes prenaient un verre de Flocc, il vit ce jeune noir qui

lisait une bande dessinée et fut étonné qu'il ne s'en aille pas avec la visiteuse.

La minute de vérité approchait.

Anne Marie se disait « Vas-y, vas-y, faut lui dire ».

«Vois-tu ce garçon, il s'appelle Archimède, il ne dira pas de quel pays sont ses parents, il est né en France, Sarkozy veut l'expulser, Monsieur Horvath de la Ligue des Droits de l'homme pense que c'est symbolique qu'il se réfugie chez un Vrai socialiste, je ne pouvais pas te joindre, je pensais que tu me le reprocherais si je refusais, que tu étais un homme d'honneur, j'ai dit oui, il te remercie »..... « Ouf » .

«Il m'a déjà remercié à Auch, je ne savais pas pourquoi ». Cassagnard se tût, il était coincé... « Quelle conne, mais quelle conne ! Non seulement elle veut devenir Franc-maçonne, mais en plus elle décide pour moi ! Je n'aurais jamais dû l'épouser. Pendant des années elle était soumise, pauvre conne, satisfaisante, je l'épouse ! Elle devient sale conne. Une angoisse le prenait. «Si les gendarmes venaient ? Que vont penser les copains du PS... déjà qu'ils souhaitent que je ne me présente pas...». Anne Marie le sentait dans ses réflexions. Plus elle pensait, plus elle le voyait tel qu'il était, mais aussi, plus elle avait envie de le protéger !

Claude Johan Drannié arrêta sa caravane, le chemin était peu large, mais la haie faisait un ventre, quelque transformateur ou bâtiment des ponts et chaussées détruits, le terrain restait comme

un appendice de la route, le soleil allait se coucher, il rangea l'attelage.

Il sortit une table et deux chaises, sa femme étendit sur un « tancarville », quelques linges lavés, elle servait la soupe lorsque l'angélus sonna. Dans ces villages retirés du Gers, parfois une vieille femme allait encore tirer sur la corde.

Le mélange de christianisme et de rites ancestraux n'était pas autre chose pour lui qu'une rassurante habitude

Toute sa vie il avait erré sur les routes de France avec son carnet à faire viser régulièrement dans les gendarmeries. Il n'avait pas eu à le faire viser durant les trente trois mois qu'il avait fait sous les drapeaux en Algérie. Pas plus que ses oncles n'avaient eu à le faire viser pour être embarqués à Auschwitz.

Il ne prononçait pas leurs noms, cela ne se faisait pas.

Il ne s'appelait pas vraiment Drannié.

Les yennish, comme d'autres voyageurs ont toujours deux noms, celui là c'était celui des papiers pour les Gadgés, pour les siens, c'était Manito Calderon, bien qu'il ne fut pas de la tribu des Calderon, mais il travaillait si bien le fer, le cuivre et l'aluminium que le nom était venu. Ses frères l'appelaient ainsi.

Il avait de quoi passer l'hiver qui venait, le travail du cuivre s'étant ralenti, il avait vendu des matelas sur les marchés et de porte en porte avec son neveu, non pas au prix de revient mais à la tête

du client. Certains gadgés méritaient de le payer cher ! Avoir de quoi. Faire juste pour le besoin.

Le paysan est un esclave, il le méprisait, l'ouvrier fait des heures, il était esclave : Gadgeo ! Lui ne travaillait pas, il faisait à ses heures, il était un homme libre. Avec les ans seul le «commerce » était possible, il en vivait.

Il était fort, il n'aimait pas que l'on dise le «gros Calderon ». Les jeunes venaient lui demander un tour de main, une façon de faire sur les aires, et il transmettait en gueulant parce qu'il les trouvait maladroits, mais fier d'eux quand il avait transmis.

Une voiture de la gendarmerie prit la petite route empierrée, ralentit, et s'arrêta. Exceptionnellement, le gendarme qui s'adressa à lui le vouvoya. « Vos papiers s'il vous plaît ».

Il avait appris à ne plus être arrogant, mais digne seulement. « Ce n'est pas un lieu pour stationner ! Soyez parti demain matin ». Il reprit ses papiers sans se perdre en civilités.

Il rejoignit Villefranche, une dizaine de caravanes s'étaient installées près du stade. Il y avait sa nièce, les frères du mari de sa nièce et une famille de Manouches amie de ces Yenishes. Après de longs pourparlers avec Louis, un gadgeo éducateur qui avait gagné leur confiance, la »vieille « avait fixé un rendez-vous là.

L'instit et son camion avaient débarqué. C'est toujours la vieille qui discutait avec la sécurité sociale, les éducateurs, l'assistance sociale, c'est elle qui le faisait le mieux, mais pour les gendarmes c'était Manito, sa carrure, son poids, le poids de son



vécu, en faisait pour les gendarmes un adversaire redoutable.

La classe c'était une dizaine d'enfants d'âge différents, qui ne savaient pas ou peu lire, mais qui parlaient trois langues, une langue méprisée, l'espagnol et le français.

Ils allaient apprendre, mais juste ce qu'ils avaient besoin pour ne pas passer le permis uniquement à la reconnaissance orale des panneaux comme les vieux, et pour pouvoir lire les papiers de la banque et de l'administration.

Les mères étaient devenues plus exigeantes sur ces savoirs.

Déjà les femmes étendaient du linge multicolore sur des tancarvilles. Les gamins jouaient. Des vieux autour d'une table de camping prenaient le café interminablement.

Pobretti, un ancien paysan à la retraite, qui avait fait travailler sa femme toute sa vie avec excès, comme pour se venger que les biens soient venus d'elle, et qui donnait des leçons à tout le monde, vit les « gitans ». Il avertit les voisins : « Fermez vos portes ». Il se fit le porte-parole autoproclamé et s'en fut à la Gendarmerie. Il parla de trouble à l'ordre public, parla de vols, de volailles. (Si les gitans avaient, vivantes, toutes les volailles qu'on les accuse d'avoir volées, il y aurait de quoi nourrir l'humanité). L'adjudant chef était bien ennuyé, il fallait une réquisition du Maire et la Commune n'était pas en règle avec la loi Besson qui exige une aire dans toutes les villes de plus de 5000 habitants.

Quand l'Adjudant chef sonna chez Cassagnard, celui-ci pensa que les emmerdes commençaient avec le jeune sans papier qu'il hébergeait. Il fut presque soulagé, se sentit obligé d'être arbitre. Sa dérive à gauche du PS n'allait pas jusqu'à considérer les « gitans » comme des Français comme les autres. Il redoutait les conflits, les négociations, la coercition. Les « Gens du voyage » s'organisaient depuis quelques années, des pasteurs avaient monté des associations (salauds de religieux) et tentaient de faire appliquer les lois !

Il dit à Anne Marie : « J'ai une merde ! Je reviens dans une heure » et il se dirigea vers les camping cars qui s'étaient installés. en ordre, propres, blancs.

Pobretti, plus Français que lui tu meurs. Ils étaient rentrés et avaient refermé la porte derrière eux. Pobretti vitupérait contre les mariages blancs, la racaille, il se serait fait prêter un karcher, il admirait Sarkozy mais hésitait entre ce dernier et Le Pen. Il considérait les descendants d'Espagnols comme des étrangers, fils de la guerre d'Espagne, ils étaient restés à gauche, un vrai Français c'est à droite, un socialiste c'est presque un rouge ! C'était utile pour les gendarmes, bien qu'ils ne filtrassent pas vraiment la vérité de la rumeur ! Là Cassagnard avait le bébé dans les bras.

« Cassagnard, Cassagnard » dit Pobretti, « il a un Noir chez lui, il y a un mois, il avait un nain ! C'est louche ! » Pobretti n'avait pas dit que c'était un enfant noir sinon l'adjudant chef aurait fait la liaison avec les enfants sans papiers expulsables.

Heureusement, l'adjudant chef eut été encore emmerdé, il n'aimait pas se frotter aux élus dans l'exercice de ses fonctions... sauf à leur rendre un service !

Les socialistes au niveau parisien avaient choisi Murafiolo le secrétaire fédéral pour la députation, un responsable parisien avait promis à Cassagnard d'être sénateur, mais il savait la valeur des promesses orales, il en avait tant fait, il avait demandé d'aller devant la commission des conflits, mais il savait ce qu'elle valait.

Anne Marie se voyait enfin épouse avec son homme sous la main ! Cassagnard comme s'il avait eu autre chose que son goût du pouvoir apparent comme motivation se lamentait à qui voulait l'entendre : « Moi qui aie fait tant pour le parti, il fait de moi une victime...».

Anne Marie qui avait vécu le Cassagnard d'antan, celui qui n'avait pas encore eu les ennuis qui l'avaient rendu plus humain, se demandait elle-même ce qu'il avait pu faire pour le Parti : quelques passe-droits et recevoir les prébendes de ses diverses fonctions....

Le 15 août, une Franc-maçonne téléphona, elle voulait un entretien pour entamer la procédure d'admission qu'avait fait Anne Marie. Celle-ci était libre, l'enquêtrice aussi. Anne Marie lui offrit le thé. La conversation commença : Pourquoi voulait-elle devenir Franc-maçonne ? Quelles motivations

diverses ? Quelle insertion sociale avait-elle ? La Culture ? Quels choix politiques ? Qu'était pour elle le socialisme ? Quel socialisme ? Comment y était-elle venue ? Anne Marie à l'aise avec l'enquêtrice, une assistante sociale à la retraite qui lui avait déjà fait signer des pétitions d'Amnesty, se racontait, la longue stagnation avec son mari, l'amour docile qu'elle avait eu pour Cassagnard, elle racontait cette longue vie où elle avait été la chose de Cassagnard, puis l'ascension, la formation. L'autre, Béatrice, l'écoutait avec sympathie et parfois amusement pour des restes de naïveté. Anne Marie sur les derniers mois, l'épreuve, le mariage, l'égalité conquise s'épanchait lorsque le téléphone sonna. Le commissaire de police de Villefranche voulait la voir.

Elle était inquiète, elle demanda à Béatrice de remettre la suite de l'entretien. Béatrice n'était pas partie que le commissaire Depreux entrait déjà. Il connaissait Béatrice, mais tout le monde se connaît dans une petite ville. Elle se leva pour sortir, le commissaire lui demanda de l'attendre dans le jardin.

Il était sombre et annonça que l'on avait trouvé Cassagnard inanimé à côté de sa voiture sur l'aire de repos de la sortie de Condom.

« Un malaise ? Où est-il ? »

« C'est grave... Très grave... Il est décédé ».

Pourquoi emploie t'on ce mot qui semble administrer la mort pour la rendre moins réelle ?

« Mort » Elle devint blanche, se leva, se rassit dans un fauteuil, se mit à pleurer, renifler, se releva

« Comment ! Comment ! » Elle s'aperçut combien elle l'aimait, combien elle était liée.

« Demain il faudra que je vous parle, ici ou à mon bureau, il a été tué par arme à feu ».

Le commissaire appela Béatrice « Voulez-vous rester un peu ? Monsieur Cassagnard est mort ».

Anne Marie expliqua le jeune sans papier qu'elle hébergeait. Béatrice appela Horvath le Président de la ligue des Droits de l'Homme pour qu'il vint le chercher. Il fallut annoncer la mort de Cassagnard. Déjà le téléphone sonnait. Anne Marie pleurait, elle appela des amis, mais les uns n'en avait rien à faire, était embarrassés. Béatrice décida de rester pour gérer ces premières heures.

La nuit se passa, Béatrice avait donné des somnifères à Anne Marie et dormit sur un divan. Au réveil, Anne Marie espéra un instant que c'était un cauchemar. C'est en entrant dans le salon et en voyant Béatrice endormie qu'elle revint dans la réalité.

Il fallait aller le voir, le reconnaître, elle se refusait à le voir mort. Elle s'habilla, ne déjeuna pas, offrit le petit déjeuner à Béatrice qui lui proposa « Après un saut chez moi, je peux vous accompagner ». Elle accepta, s'apercevant qu'elle n'avait eu QUE Cassagnard et c'était fini.

Béatrice l'accompagna toute la journée du lendemain. Le commissaire la reçut, une autopsie avait lieu, le corps lui serait rendu le lendemain. Béatrice fut d'un grand recours, elle était secrétaire d'une association crématisse.

La crémation c'est ce que voulait Cassagnard, du moins il l'avait dit un jour : C'est propre, ça ne prend pas de place, ça lave plus blanc ! Cela n'empêche pas un rituel de fin, c'est juste un peu gênant le jour de la résurrection... La résurrection, ce n'était pas l'espoir de Cassagnard. Qu'est ce qu'on serait tassé ce jour-là !

Elles allèrent dans une des plus grosses entreprise de Pompes Funèbres qui avait un funérarium pour la cérémonie. La crémation c'était Agen. Elles furent reçues par un gros et grand type, compétent dans un costume sombre de Mafiosi. Il prenait tout en charge. Il n'y aurait pas d'église, une prise de parole au funérarium puis le crématorium. Anne Marie décida de recevoir pour un buffet le soir.

Ce serait le lundi suivant. Anne Marie ne voulait pas le voir mort, pour le moment il était au frigo, ensuite le cercueil serait fermé.

Ni fleurs ni couronnes, une quête pour le Secours populaire de Villefranche.

Le vendredi à 10 heures tout ce que le département avait de politiciens ou de socialistes était là, plus les anciens collègues de la police, préfet, maires, conseillers généraux. Mais d'amis, de sincères, de qui avaient perdu quelqu'un, aucun ou peut être quelques obligés, des gens simples, qu'il avait aidé par clientélisme et qui étaient reconnaissants l'ayant reçu en amitié. Dérision des dérisions, les socialistes chantèrent *l'Internationale*.

Les hiérarques locaux du Parti socialiste et du Parti communiste résiduel s'étaient réunis. Il n'était

plus question de Murafiole pour les législatives. Trop d'ambitions en soixante douze heures s'étaient éveillées dont celle du suppléant, un instituteur sans relief. Une idée avait surgit, présenter Anne Marie Cassagnard et surfer sur la vague de l'émotion et la litanie des services rendus, c'était elle qui rencontrait les gens et réglait passe-droits et conseils. Il fallait pourtant être prudent et attendre l'enquête. Cassagnard mort assassiné, rôdeur ou affaire de gros sous ! D'ici les élections le suppléant se verrait-il pousser des ailes ? Anne Marie pleura durant la cérémonie, elle ne pensait plus, elle sentimentalait, elle n'avait pas peur de l'avenir, elle était libre.

Elle se retrouvait dans la maison, seule, son fils reparti, ils vivaient leur vie, les amis ou soi-disant amis c'étaient ceux de Cassagnard, elle sentit dans la chambre comme encore l'odeur de son mari. C'était la nuit, elle mit dans la machine à laver tout ce qu'avait touché Cassagnard, draps, serviettes, le linge sale, la nappe de la table, elle sortit les rideaux, elle lava plusieurs machines pleines, mit à sécher dans le jardin et dans la buanderie. Elle sortit des armoires tous les vêtements de Cassagnard, elle fit des paquets, ceux en très bon état pour le Secours populaire, les autres pour être détruits. Elle faisait, déterminée et sans peine, sans penser, comme une machine, elle ne savait pas si elle voulait effacer toute son ancienne vie pour sa médiocrité ou au contraire effacer pour que le souvenir de cette douceur qu'elle allait peut être construire ne la

détruise pas. Elle faisait inexorablement, vers cinq heures du matin la fatigue la prit et elle s'étala sur le canapé devant la télé éteinte et s'endormit. La fenêtre était à l'est pourtant la clarté du matin ne l'éveilla pas. Elle sursauta lorsque vers dix heures la sonnerie de la porte insista. C'était Béatrice qui venait voir en quel état elle était. Elles prirent un petit déjeuner copieux. Anne Marie comme pour retisser les minutes et les jours et la vie entassait les objets, deux tasses, deux verres pour le jus de fruit, des pains divers, pain de campagne, pain brioché, pain qu'elle fit griller, le miel, la confiture d'oranges et mandarines de Corse, de reine-claude, sucre roux, du sucre d'intellectuels disait-elle.

Ce qu'elle allait faire ? Les démarches ne manquaient pas, rencontrer les responsables du PS, le secrétaire fédéral, le Président du Conseil général.

Béatrice la voyant avide d'activités lui proposa de prendre rendez-vous avec la deuxième enquêtrice du « Droit Humain » qui devait la rencontrer pour poursuivre l'instruction de sa demande d'entrée en Maçonnerie.

Normalement aucun des trois enquêteurs ne doit savoir qui sont les autres, mais Villefranche est une petite ville et la deuxième enquêtrice était une vieille dame (vingt deux ans en 1940) qui ne sortait pas beaucoup étant paralysée. Il était donc nécessaire de faciliter ses activités. Béatrice au téléphone prit rendez-vous au domicile de Judith Turk pour Anne Marie. Elle la prépara à voir une forte personnalité : « Judith Résistante à 23 ans, déportée, revenue, institutrice puis directrice



d'école, militante au PSU, ancienne Présidente de la Ligue des Droits de l'homme, militante pour la contraception et le droit à l'avortement, féministe, deux fois mariée, active à la société crématiste, longtemps DDEN, durant trois ans Vénérable de la Loge Louise Michel.... Enfin un personnage ! »

C'est donc avec beaucoup d'humilité et un peu d'appréhension qu'Anne Marie sonna à l'interphone d'un immeuble assez ancien, un peu bourgeois en centre ville et s'annonça : «Anne Marie Cassagnard».

Une jeune femme vint ouvrir et lui dit : «Judith vous attend au premier».

Elle prit l'escalier lorsqu'une voix jeune pourtant, celle de Judith, la rassura : «Anne Marie ? Monte petite !»

Sur le palier, une porte ouverte, près de la cheminée éteinte, une petite vieille avec un petit caniche sur les genoux l'accueillit : « Assied toi, en face de moi, alors tu veux devenir Franc-maçonne ? » Judith la regardait l'œil ironique et bienveillant. Anne Marie était plus impressionnée que devant la statue du Commandeur ! Elle ne savait plus où elle en était. « Non... enfin oui. Oui Oui ». Elle trouvait normal le tutoiement, presque affectueux. Judith avait déjà une idée sur Anne Marie (encore une fois Villefranche est une petite ville).

«Réponds sans crainte, es-tu croyante ? »  
«Non je suis catholique ». C'était absurde, mais Judith avait bien compris, Anne Marie avait fait sa communion, et puis Dieu s'était évaporé avec le

temps, Dieu est volatil. Anne Marie s'entendait répondre et avec retard : «Je ne me pose pas la question, mais je ne crois pas en Dieu, Jésus, l'immaculée conception, le jeûne du vendredi, sainte Jeanne d'arc.... »

«Ça va ça va petite... j'ai compris ».

«Je suis laïque ! Je crois à la République et à la laïcité ».

Judith en aurait pleuré d'attendrissement de cette vérité dans la naïveté.

«Tu as le droit de croire ou de ne pas croire en Maçonnerie, tu as le devoir d'être tolérante» et continuant comme pour elle-même «Tu verras, ce n'est pas le meilleur des mondes la Maçonnerie mais il y a sûrement un peu plus de gens sincères et un peu moins de cons, ce doit être pareil au Parti Communiste ».

L'interrogatoire ou plutôt la conversation continua : la Morale, l'Histoire, la Philosophie.... C'était pour la forme, Judith avait déjà reçu en son cœur Anne Marie.

Ce n'était pourtant pas fini, il y aurait une troisième ou un troisième enquêteur, des questions sous le bandeau devant l'Atelier assemblé et puis le vote et la cérémonie. Elles prirent un thé. Judith dit «Viens m'embrasser petite, la vie c'est difficile». Elles n'avaient pas parlé du deuil si récent. Anne Marie rentra chez elle, et que l'avenir la fasse ou non franc-maçonne, elle n'aurait pas voulu pour un empire échanger cette heure et demie.

## Chapitre 16

Rébecca Lowenstein avait découvert le Gers à la suite de la mort de la première Madame Cassagnard. Le poste de Substitut à Villefranche s'étant trouvé libre, elle l'avait demandé et obtenu. C'est donc à elle qu'échut l'assassinat de Cassagnard.

Elle avait soulevé alors cette piste de faux billets de 500 euros qu'avaient reçus Cassagnard de Labadie le Pied-noir propriétaire de la grande surface d'informatique. Entre temps Labadie avait vendu, en catastrophe et avait disparu, l'affaire avait été étouffée. Il ne faut pas avoir le syndrome du complot. On aurait aperçu Labadie à Auch le jour de la mort de Cassagnard. Le juge d'instruction désigné trouvait cette supposition rocambolesque. La Banque de France avait pisté des faux billets de même facture dans des fonds remis par le trésorier d'un Parti de droite sur le compte de ce Parti.

Rébecca Lowenstein aurait voulu en savoir plus mais le Procureur général lui conseilla de laisser ce dossier être traité ailleurs.

Interpol était dessus en liaison avec la cellule française de blanchiment. Le Procureur Général laissa entendre à Rébecca que Cassagnard était une victime et qu'il fallait laisser dormir pour coincer

beaucoup plus haut. Le juge d'instruction mit le dossier sous la pile.

*Le Canard enchaîné* heureux réceptionnaire d'une fuite qu'il croyait avoir croisé avec d'autres informations laissa entendre que Cassagnard était une victime expiatoire, honnête homme qui en savait trop.

Sa mémoire ainsi protégée, le fait que le PS avait contacté Anne Marie pour être candidate à la députation n'était que coïncidence mais amplifia la théorie du complot.

Les quelques hiérarques du Parti ne voulaient pas de gêneurs, ils la pensaient inoffensive benête, elle tiendrait la place au chaud et l'on se préparerait dans la négociation et le rapport de force.

Lorsque Anne Marie se rendit à la convocation de Murafiole le secrétaire fédéral, il était tout miel et lui demanda de rejoindre le courant Mitterrandien. Elle ne dit pas oui, pas non, il mit cette position sur l'image qu'il avait d'elle, pas futée en politique, une femme.... Et elle ne lui semblait pas une exception....

Anne Marie pensait : « Mitterrand mort, pourquoi Mitterrandien-ne, pourquoi pas Gaulliste ou Bonapartiste ! »

Elle eut la même attitude lorsque le Président du Conseil général lui demanda d'être fabiusienne, et le Maire d'Auch d'être Emmanuelliste ! Elle se disait : « Je suis socialiste, républicaine, s'ils savaient ! Je ne suis pas social libérale, pour le moment keynésienne, ils seraient étonnés que mon peu de savoir soit supérieur au leur ! Pauvres cons, je vais les baiser ».

Elle se reprocha immédiatement d'avoir eu ces termes vulgaires et si proches de la pensée politicienne des autres.

Elle rentra à la maison, Béatrice était venue lui apporter des champignons, les bois étaient pleins de champignons, il y en avait assez pour en trouver malgré le nombre de cueilleurs.

Béatrice se mit à la tutoyer et lui dit « Tu as fait une excellente impression sur Judith. J'espère que bientôt nous te recevrons en Loge ». Elles se mirent à parler, Béatrice espérait une candidature unique à gauche de la gauche, une candidature qui pourrait faire 15% ou plus, au-dessus de Jospin la précédente fois.... Elles firent les champignons à la poêle, à l'ancienne, Béatrice fit sortir les petites bêtes des pieds et des chapeaux avec un peu d'eau vinaigrée et lui raconta que les vieux gascons n'avaient pas autrefois cette délicatesse.... Ils mangeaient bien marqués d'ail !

Anne Marie était dans sa cuisine, elle stérilisait des champignons. Des champignons, il en avait poussé dans tous les bois du Gers, il en avait été ramassé dans tous les bois du Gers. Ceux qui avaient des « coins » en avaient ramené des paniers. Des « coins » se perdaient, les vieux ne voulaient pas les donner et leur lit de mort souvent arrivait avant leurs confidences en héritage.

Un cruel étranger (il était de Périgueux loin au Nord) avait dit : « Pendant la guerre, sous la torture, les paysans auraient plus facilement donné un juif qu'un coin à champignons ».

Et voila qu'Anne Marie était dans sa cuisine avec des paniers de champignons. Les gens qu'elle avait aidés de conseils ou de passe-droits, tout un petit peuple rural, au cours de ces mois de permanence, tous ces gens lui apportaient des champignons, comme un remerciement et comme un geste vers elle qui venait de perdre son mari. La rumeur s'était propagée qu'elle se présenterait aux législatives en souvenir de Cassagnard disparu. Ils venaient aussi pour lui dire, hommes et femmes « Allez-y Anne Marie, on en a assez de ces vieux cons ! », « Anne Marie présentez-vous, ces fauxscialistes, ils ne valent rien... sauf vous ! » « Vas-y Anne Marie on votera pour toi, t'es au terrain ».

Elle avait les larmes aux yeux en essuyant ses champignons. Elle avait cru lors de l'enterrement que seul son mari avait des amis dans le couple. Elle était décidée, elle se battrait, pour faire, pas pour avoir des plumes au cul.

Les bocciaux dans le stérilisateur, elle s'habilla, un petit tailleur sombre plus bourgeois. Elle s'en fut à Auch voir s'il y avait des nouvelles sur l'assassinat de son mari. Elle rencontra un jeune journaliste qu'elle connaissait bien Miguel Gonzague. Il lui dit : « N'attendez rien avant les élections. Je pense qu'il y a un scandale que les partis de droite ne voudraient pas voir sortir.... C'est une impression », elle se rendit au Palais de justice voir le substitut du Procureur, c'était le brouillard, il se passait des choses à Paris.

Elle pensa à la femme du juge Borel qui depuis onze ans se battait contre la Raison d'Etat.

Elle revint ensuite à la maison. Les infos sur LCI montraient la discorde à l'UMP et les coups bas contre Napoléon Sarkozy ! Elle espérait qu'il tomberait, mais elle n'aimait pas cette politiciaillerie.

Le téléphone sonna, c'était un Franc-maçon qui prenait rendez-vous pour le troisième entretien avant l'admission éventuelle.

D'un coup, elle s'interrogeait : « Que vais-je faire là-dedans ? »

Chez le notaire, ce n'était pas compliqué, elle était la seule héritière de Cassagnard, mais c'était confus. Dans le dossier « Banque », des comptes à la Banque populaire, à la Caisse d'épargne, des actions diverses dans les deux banques, elle avait trouvé un graphique fait de feuilles de papier millimétré, qui jour après jour indiquait la cote du CAC 40, des mines d'or de Salsigne, qui depuis des années ne valaient rien, des produits complexes, une assurance vie à son profit, deux coffres. Les clefs de coffre lui furent remises, toutes les procédures étant closes, et elle descendit au sous-sol de la Banque populaire.

Un coffre contenait des pièces d'or, une centaine de napoléons, un lingot, des billets en vrac, une grosse liasse de billets de 500 euros, tenus par un élastique, un papier cahier accroché à la liasse et de la main de Cassagnard les mots : « Faux à utiliser si nécessaire vis-à-vis de 666 ». Anne Marie pensa, la piste des faux billets... il y avait quelque chose. Elle referma le premier coffre et ouvrit le second. Le directeur de l'agence lui demanda si elle voulait

rester seule... par confidentialité. Dans le second coffre, il n'y avait que des dossiers, la plupart des photocopies de procès verbaux, des notes blanches (sans en tête ) des RG sur des personnes.

Anne Marie s'assit et feuilleta, dans la première chemise des petits notables locaux. Murafiole le secrétaire fédéral, et une vieille histoire d'attentat à la pudeur... Elle n'en croyait pas ses yeux... puis des détournements dans la comptabilité d'un foyer de jeunes... sans suite. Celui-là elle saurait à quoi s'en tenir.

Des bricoles, des interventions pour un excès de vitesse à 216 km/h pour un député de droite avec une Ferrari et une passagère « Ah ! celle-là j'aurais pas cru ! ». Enfin du service rendu... La deuxième chemise contenait une enveloppe. C'était des relevés bancaires en Suisse, vieux. Du temps de l'OAS au nom du père de Labadie, des virements au nom d'un ministre actuel, virements récents. Elle mit tout le contenu dans le sac de voyage qu'elle avait amené, ferma le coffre et quitta la banque. Arrivé à la maison elle s'interrogea. Si l'enquête continue, on peut perquisitionner. Elle s'habilla. Elle était élégante, pas bourgeoise, avec un ensemble de chez Rodier. Elle prit la route de Toulouse.

Son mari avait un vieil oncle célibataire, quatre vingt seize ans, à Seysses. Il y avait dix ans qu'elle ne l'avait pas vu. Il n'avait pas donné signe de vie s'étant refermé sur lui-même. Il méprisait ce monde, la politique, la police dont il avait été, et toutes les autorités. Il aimait bien Anne Marie, avec un peu de pitié, lorsqu'il l'avait connue, elle était



pour lui le peuple, naïf, ignorant, honnête. Ancien Maquisard, à la sortie de la guerre il avait profité de la possibilité d'intégrer la police bien que FTP et communiste. Il avait fait du syndicalisme. Il était muet comme une carpe. Elle se rendait compte qu'elle n'avait personne de confiance près d'elle.

Il ne sembla pas étonné de la voir. Il avait suivi dans la presse l'assassinat de Cassagnard. Elle lui dit, directement, sans explications : « J'ai çà à cacher ».

« Donne petite ! » Viens voir. Derrière la maison il y avait un puits qu'il avait lui-même creusé... cinquante ans auparavant. Il souleva le couvercle du puits en tôle d'acier. Il y avait une échelle en fer scellée avec un garde corps. « Tu n'as pas peur ? » « Descends, il y a à trois mètres, un couloir, vas-y. Je suis trop vieux pour descendre. Range ton truc, il y a un coffre en fer, avec une mitrailleuse, mets-le avec ».

Elle ressortit. Voilà les clefs de la maison, je suis vieux, je peux mourir, et finalement Cassagnard est mort, je n'ai personne, tu es mon héritière.

Il fit deux œufs sur le plat, l'obligea à manger une tartine de beurre, et la raccompagna à sa voiture. Elle l'embrassa. « Merci Floréal ». Elle reprit la route de Villefranche. Il y avait donc bien des raisons pour que Cassagnard ait été assassiné !

Sur le répondeur, il y avait des messages. Le procureur, Judith la vieille Franc-maçonne, Murafiole du PS.

Demain il ferait jour.

## Chapitre 17

Le vieux Floréal avait regardé partir Anne Marie. Le lendemain il y pensait encore : « Elle est dans la vie, j'en suis sorti ».

Assis dans un fauteuil relax sur un grand plaid écossais, il laissait le soleil chauffer ses vieux os et son visage ridé. Il allait quitter la terre, il ne regrettait rien, ni sa vie, ni le temps passé. Au début de sa vieillesse il n'avait pas peur de la mort mais ça le faisait chier que le film s'arrête, maintenant au soleil il ne savait même pas s'il pensait, peut-être les animaux ont cette sagesse de n'avoir pas de destin et de seulement vivre.

Anne Marie, elle s'agitait.

Murafiole voulait la voir. Elle avait été désignée pour être candidate du PS aux législatives sur la troisième circonscription, mais à la présidentielle, Taubira s'était retirée. Le responsable PRG de Villefranche faisait pression sur B... le président du PRG pour que l'une des circonscriptions données par le PS soit celle de Villefranche.

B..... avait téléphoné à Murafiole pour qu'il retire Anne Marie, celui-ci avait laissé entendre que ce serait sans problème. « Moi mes militants, je les ai bien en main. Alors une femme... ».

Dès que Anne Marie entra dans le bureau de Murafiole à la fédé, il la fit asseoir, lui offrit un café, se donna du mal à faire fonctionner lui-même la cafetière, s'assit derrière son bureau.

Elle était plus bas sur un fauteuil en cuir avachi de l'autre côté. «D'abord le bien du Parti au national, la nécessité des alliances, l'amitié que tous avaient pour elle à la fédération...». Elle lui tendit une enveloppe en papier kraft. Il l'ouvrit. Deux photocopies de presse, l'une sur un attentat à la pudeur, l'autre sur une condamnation avec sursis, depuis amnistiée et une note blanche des RG sur une escroquerie à la carte bleue, affaire classée. Tout cela sur des membres du parti, du même courant, qui en savaient aussi sur lui.... Le tout vieux de plus de dix ans. « J'ai trouvé ça dans les affaires de Cassagnard... et bien d'autres choses, cela retourne y dormir... ».

« Je n'ai pas donné de réponse définitive au PRG, mais tu es la meilleure candidate ».

« Ehec et mat ! ». Elle avait compris combien les échecs sont un jeu plein de symboles.

Dans les derniers mois Cassagnard s'était remis aux échecs et lui avait appris à remuer les pièces : « Maintenant que tu sais remuer les pièces, dans cinquante ans tu sauras jouer ».

Le Gers est pays de rumeurs... la rumeur courut que Cassagnard avait laissé de quoi faire exploser toute la gauche locale.... Des calomnies sur les uns, des ragots sur les autres, gratuits ou intéressés se mirent à circuler. Après une malveillance, il suffisait de dire : « Je le sais de

source sûre, c'était dans les dossiers de Cassagnard ».

D'autres faisaient les beaux autour d'Anne Marie et derrière : « Elle cachait bien son jeu ! Voilà pourquoi l'enquête sur l'assassinat de Cassagnard a tourné court ».

La théorie du ragot, la théorie du complot, elles vont bien ensemble. Le Procureur voulait la voir, il lui proposa de passer chez elle, c'était officieux... il voulait lui dire que « le dossier dormait... rien ne l'empêchait de se présenter aux législatives... Bonne chance j'avais voté Cassagnard... mais j'ai devoir de réserve ».

Elle téléphona chez Judith qui prit rendez-vous pour le troisième enquêteur Franc-maçon, un homme, un prof qui connaissait Anne Marie, « tu verras, tu seras surprise ».

Deux jours plus tard, il vint chez elle, après ses cours. Il avait été prof de maths de son fils, il y a quelques années, Cassagnard avait bavé sur lui, « communiste, trublion de sous-préfecture, pétitionnaire, vendeur de *l'Huma* au marché, sale sur lui, barbu, soixante huitard ! ».

Lorsqu'elle le fit pénétrer dans le salon elle vit qu'il avait vieilli, la barbe était poivre et sel, le vêtement de velours côtelé, des lunettes rondes finement cerclées lui donnaient un petit air d'intellectuel russe du début du vingtième siècle.

Une fois installés face à face dans deux fauteuils, directement, il se mit à poser la même question que les deux autres : « Pourquoi voulez vous entrer en Franc-maçonnerie ? »

Pourquoi vouloir entrer en Franc-maçonnerie, l'interlocuteur était le troisième à le lui demander, et chaque fois elle trouvait des raisons supplémentaires.

Pour étonnant que ce soit, elle s'entendit répondre : « parce que j'ai entamé le processus, cela m'est intuitivement devenu évident ».

L'enquêteur nota, satisfait de la réponse, posa des questions sans rapport apparent les unes avec les autres : « Que pensez-vous des impôts ? ». « Lesquels ? » « La TVA, l'impôt sur le revenu, la TIPP, la taxe d'habitation... ».

Elle s'étonnait d'avoir des opinions, de pouvoir les exprimer, d'être ferme.

« Tout ce qui est fixe ou proportionnel me semble injuste, seul l'impôt progressif... il tient compte des moyens, des revenus, encore que..., en France, seul les flux et les revenus sont traités, le patrimoine compte fort peu. Si la taxe d'habitation est supérieure au foncier je trouve là une injustice.

« Je note, mais je ne juge pas vos choix, mais le fait qu'il y ait réflexion... pour moi à titre privé, je suis d'accord ».

Les questions continuèrent, diverses : laïcité, appartenance à un parti, pourquoi ? Méthode globale, enseignement public, enseignement privé... Le travail et l'emploi... activité et travail... salaire et bénévolat. Le travail est-il rédempteur ?

Il se déclara satisfait, elle lui offrit un café, il lui parla des diverses obédiences et de l'incompatibilité des deux Maçonneries, celle de la GLNF, Maçonnerie dite anglaise dont la devise est

« Foi, Espérance, charité » et dans laquelle la croyance en Dieu est obligatoire, et l'autre en ses nombreuses familles comme le Droit Humain (qui peut-être la recevrait) et le Grand Orient de France dont la devise est « Liberté, Egalité, Fraternité », Maçonneries dites libérales au sens du dix-huitième siècle : « La liberté de pensée y est totale ».

Il s'en alla en lui disant d'être patiente un mois environ, elle serait convoquée pour un ultime interrogatoire avant l'éventuelle initiation.

Elle eut l'impression que des gens qu'elle côtoyait, étaient particulièrement aimables.

## Final

Enfin le grand jour était arrivé.

L'heure était à l'initiation, et dans le Temple maçonnique qui devint silencieux après l'hymne à la joie, la voix du Vénérable ordonna « donnez-lui la Lumière ».

On lui enleva le bandeau qui obstruait sa vue durant la cérémonie. Le Temple s'illumina, ses yeux clignèrent, puis elle distingua l'assistance et reconnut, mêlés, des hommes et des femmes qu'elle avait pratiqués dans des associations, qu'elle connaissait, une assistance faite de gens de grande valeur, de généreux militants mêlés de quelques-uns politiciens, faux-culs notoires, finalement peu ragoûtants : un microcosme avec peut être un peu moins de salauds que dans le monde profane et un peu plus de gens sincères.

Elle avait vu la mort de Cassagnard comme la rupture du commencement de bonheurs et pourtant la vie s'élargissait devant elle.

Cela lui semblait loin et c'était si proche. Un coup au cœur se produisait lorsque feuilletant son agenda elle y voyait, noté, un repas, une réunion ou un spectacle qu'ils avaient projeté ensemble. Là, les larmes lui montaient aux yeux. Elle faisait alors appel à la raison, vingt ans de soumission et d'admiration, puis une élévation vers la pensée et le savoir et le début d'une égalité.